

De guerre lasse

1918

« Déjà vous n'êtes plus
qu'un mot d'or sur nos
places. Déjà vous n'êtes
plus que pour avoir péri. »

Louis ARAGON



LA 2^e BATAILLE DE LA MARNE / LES AMÉRICAINS / CIVILS AU CŒUR DU DRAME /
TRANSPORTÉS DANS LA GUERRE / VIVRE L'ABSENCE ET LES DEUILS / EN FINIR /
VISAGE(S) DE GUERRE ET D'APRÈS-GUERRE

GÉNÉRAL
CONSEIL
L' AISNE

www.aisne.com

Poilus dans une tranchée dans le secteur de Saint-Quentin fin 1917, début 1918. Coll. Yves Fohlen.



EN COUVERTURE...

Ferme des Loges, à l'ouest d'Anthueil (Oise). La première ligne française. 10 juillet 1918.

« Cette photographie qui présente un homme harassé au bord d'une route a été prise dans le même temps qu'un film (la pratique est courante). Alors que le personnage nous semble triste et accablé, l'image animée le montre joyeux, faisant de grands gestes avec sa fourchette. Cette fraction de seconde de la photographie permet d'appréhender une part de l'inconscient ».

Thérèse Blondet-Bisch

Tirage argentique original 13x18 thermocollé sur page album Valois 210x272 - ALBUM VALOIS OISE – 19. Bibliothèque de documentation internationale contemporaine.

ISBN en cours, 2^e trimestre 2008.

Cet ouvrage ne peut être vendu. Reproduction interdite sauf accord du Conseil général de l'Aisne.



Directeur de la publication : Yves DAUDIGNY

Directeur scientifique : Rémy CAZALS

Directeur de projet : Damien BECQUART

Comité de rédaction :

Damien BECQUART, Rémy CAZALS

Guy MARIVAL, Denis ROLLAND

Contributeurs :

Alain ARNAUD, historien, Société historique de Villers-Cotterêts.

Damien BECQUART, chargé de mission Chemin des Dames/Familistère Godin, Conseil général de l'Aisne, ancien journaliste.

Anne BELLOUIN, responsable du Musée du Chemin des Dames - Caverne du Dragon.

Eckart BIRNSTIEL, historien, UMR 5136 Framespa CNRS et Université de Toulouse.

Pascale CARTEGNIE, responsable du service communication, Conseil général de l'Aisne.

Rémy CAZALS*, historien, UMR 5136 Framespa CNRS et Université de Toulouse.

Bastien DEZ, étudiant en master, Université Paris IV-Sorbonne.

Jean-Yves DUPAIN, journaliste indépendant, écrivain. Yves FOHLEN, guide au Musée du Chemin des Dames – Caverne du Dragon.

Noël GENTEUR, éleveur, maire de Craonne, conseiller général.

Thierry HARDIER*, professeur d'histoire-géographie, doctorant.

Jean-François JAGIELSKI*, professeur d'histoire-géographie.

Elise JULIEN, historienne, Université de Lille.

Guy MARIVAL, enseignant, chargé de mission Chemin des Dames, Conseil général de l'Aisne.

Mark MEIGS, historien, Université Paris-Diderot.

Stéphanie PETIT, historienne.

Denis ROLLAND*, historien, président de la Société historique de Soissons.

Philippe SALSON, professeur d'histoire-géographie.

Laurent VERAY, historien du cinéma, Université Paris X.

* Membre du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre 14-18 (CRID 14-18).

MERCI

Ils n'ont pas hésité à nous accorder leur confiance, ils ont facilité à des titres divers l'aboutissement de ce travail qui fut une aventure, qu'ils en soient très sincèrement et chaleureusement remerciés.

La famille Abescat ; Jeffrey Aarnio (cimetière militaire américain de Seringes-et-Nesles) ; Association du Chemin des Dames ; Archipel Studio (reprographie) ; David Atkinson (cimetière militaire américain de Belleau) ; la BDIC pour son accueil ; Martine de Boisdeffre (Archives de France) ; Céline Carrat ; Caro et Tichot ; Caroline Choain (Conservation des musées) ; Luc Couvée ; Denis Defente et l'ensemble de l'équipe de la Conservation des musées et de l'archéologie (Conseil général de l'Aisne) ; Yves Desfossés (Conservatoire régional de l'archéologie Champagne-Ardenne) ; Emmanuel Froment (régie pub *Libération*) ; Chantal Garrot (commune d'Etreux) ; Pierre Gastou (Archives municipales de Toulouse) ; Sylvia Genteur ; Karine Gosseau, Henriette Chatelain et la commune de Monceau-lès-Leups ; Marie Gourlin ; Denis Harlé, Philippe Mignot, Marlène Pérez et Eric Vantal (Conseil général de l'Aisne) ; Eckart Holtz (Service des sépultures allemandes en France) ; Laurent Joffrin et la rédaction de *Libération* pour le droit d'asile ; Christian Jomard ; Ivan de la Maisonneuve (Mémorial de Cerny) ; Gaëtan Margot (traduction) ; Jean-Luc Pamart (Association Soissonnais 14-18) ; Frédéric Panni (Familistère Godin, Guise) ; Didier Pazery (photographe indépendant) ; Martine Peigner (*Libération* – partenariats) ; Frédéric Pillet (ville de Saint-Quentin) ; Aude Roelly, Caroline Durançois et toute l'équipe des Archives départementales de l'Aisne ; Frédéric Rousseau et le CRID 14-18 ; Stéphane Rouziou (Comité départemental du tourisme de l'Aisne) ; Arlette Sart, Monique Séverin et André Triou (Société académique de Saint-Quentin) ; Jean-Luc Stoessler (Tribunal de grande instance de Laon) ; Gaëlle Texier ; Michel Thibault ; Céline Van Coppenolle ; André Verhulst (commune de Belleau) ; Jean-Pierre Verney (Musée de la Grande Guerre, Meaux).

Le lieutenant-colonel Robert Denisse, petit-fils d'Albert Denisse, originaire d'Etreux, qui nous a si généreusement fait parvenir de nombreux documents. Et qui est parti trop vite.

BD de Jacques TARDI

Reportages photographiques

François-Xavier DESSIRIER, photographe et rédacteur, service communication, Conseil général de l'Aisne. Alice LEBEAUX, atelier photo collège Léopold Sedar Senghor de Corbeny/Caverne du Dragon – Musée du Chemin des Dames, direction artistique Bruno Gouhoury.

Conception et réalisation maquette :

Laurence MOUTARDE, graphiste, service communication, Conseil général de l'Aisne.

Recherche iconographique

Annie BEAUVILLAIN, Damien BECQUART, Anne BELLOUIN, Yves FOHLEN, Alexis JAMA (Conservation des musées, Conseil général de l'Aisne) Denis ROLLAND.

Avec le précieux concours de Thérèse BLONDET-BISCH de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine.

Assistante

Annie BEAUVILLAIN, chargée de communication, Conseil général de l'Aisne.

Documentation et archives

Sophie LEVERT, responsable de la documentation, Conseil général de l'Aisne et Annie BEAUVILLAIN. Archives départementales de l'Aisne, l'Association Soissonnais 14-18, la Société historique de Soissons et la Société académique de Saint-Quentin.

Secrétariat, renseignements

service communication, Conseil général de l'Aisne. Tél : 03 23 24 62 80 / servicecom@cg02.fr

Imprimé en août 2008 par l'imprimerie V. SUIN Réédition avril 2015 : Imprimerie du Conseil départemental de l'Aisne

Poilus dans une tranchée dans le secteur de Saint-Quentin fin 1917, début 1918. Coll. Yves Fohlen.



Le souvenir des hommes, pas des soldats de plomb

Le retentissement du Chemin des Dames associé à l'année 1917 est tel qu'il assourdit l'écho des autres épisodes de la Grande Guerre survenus dans l'Aisne.

Le singulier de l'histoire est que l'on pourrait considérer, en empruntant un raccourci, que l'année 1918 sur le front ouest démarre au même endroit, entre Laon, Soissons et Reims, sur cette barrière naturelle que dessine au nord la vallée de l'Ailette et au sud celle de l'Aisne. Bien sûr, il y eut avant, plus à l'ouest, les événements militaires du début du printemps. Mais c'est bien là, sur les pentes de ce chemin que, le 27 mai 1918, les Allemands, dans une formidable poussée, bousculent les défenses françaises et, surpris eux-mêmes du succès de leur percée, décident de courir à la Marne.

Moins de quatre jours plus tard, à nouveau, la menace plane sur Paris. Soissons est tombé, Château-Thierry est pris. Fin du premier acte de ce que l'on a appelé la 2^e bataille de la Marne. Les Allemands tentent à plusieurs reprises de pousser leur avantage, mais, jamais, ils ne réitéreront de progression comparable à celle du 27 mai. Les défenses tiennent. Le succès allemand, spectaculaire, a pu masquer la réalité d'une armée en campagne depuis presque quatre années, où les troupes aguerries, les équipements et le moral faisaient cruellement défaut. Et déjà se préparait, troisième acte de cette 2^e bataille de la Marne disputée sur le sol de l'Aisne, la contre-offensive du 18 juillet avec le renfort des Américains.

Mais cette publication a l'ambition d'aller au-delà du récit des batailles, maintes fois écrit, qui finirait, si l'on n'y prenait garde, comme ces soldats de plomb, ces alignements d'uniformes impeccables et d'armes bien as-

tiquées qu'affectionnent les collectionneurs, par donner de la guerre une vision totalement édulcorée. Prenons garde, la guerre, n'est pas cela.

L'engagement, dans les commémorations du 90^e anniversaire de 1918, des collectivités qui, comme le Département de l'Aisne représentent les territoires du front, doit avoir du sens. Ce sens c'est d'abord le rappel pour le présent des milliers de vies sacrifiées, des destructions, de l'abomination que représente la guerre. Et c'est, en prolongement, un appel à la réflexion, à la philosophie – n'ayons pas peur des mots –, à la vie ; cette dimension qu'incarne tellement bien le Chemin des Dames et les événements pour lequel le monde le connaît.

«*Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places. Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri*», écrivait Aragon*. Comme lui, gardons plutôt le souvenir des hommes que celui des soldats de plomb qu'ils ne furent jamais.

Yves DAUDIGNY
Président du Conseil général de l'Aisne

* Phrase en exergue sur la couverture de cette publication.



Chassemy, 1918.
Archives départementales de l'Aisne.

Présentation générale 6 à 8

LA DEUXIÈME BATAILLE DE LA MARNE 9 à 20

Les épisodes de la bataille 10 à 19

Louis Jaurès
Soissons, la défense brisée
Chars et chevaux 12 et 13

Pertes de la X^e armée
«*Devant moi, des Américains*»
La Savière 14 et 15

Duchêne forcément responsable
Van Vollenhoven
Château-Thierry allemand
L'offensive dirigée d'une tour 16 et 17

Seul dans Soissons
«*Le plus beau jour de ma vie*»
«*En bonne camaraderie*» 18 et 19

Les Italiens reprennent le Chemin des Dames
Les cent derniers jours 20

LES AMÉRICAINS DANS LA GUERRE 21 à 30

L'entrée en guerre des Américains 22 et 23
Bois Belleau 24 et 25
On a retrouvé le soldat Lupo 26
L'excès de confiance allemand 27
Anne Morgan, Anne Murray Dike, les humanitaires 28
Charlot soldat 29
Les Etats-Unis et le monde 30



14 octobre 1918, Laon. Arrivée de la musique du 58^e RI.
Archives départementales de l'Aisne.

LES CIVILS AU CŒUR DU DRAME 31 à 44

A nouveau pris pour cible 32 et 33
La vraie histoire de la grosse Bertha 34 et 35
Otage en Lituanie 36 et 37
Adam et Oudelet 38
Espion en Thiérache 39
Les «*dénonciateurs du Nord*» 40
L'acquittement des négociants en textile 41
Libérable au 31 juillet 1918 42
Viser les villes pour finir la guerre? 43
Image d'habitants dans les ruines 44

TRANSPORTÉS DANS LA GUERRE 45 à 54

Grand brassage régional sur le front 46 et 47
De l'Afrique, de l'Asie et du Pacifique 48 et 49
Rares témoignages «*d'indigènes*» 50
Souvenirs du ravin sans nom 51
Murmures de guerre dans les creutes 52, 53 et 54

VIVRE L'ABSENCE ET LES DEUILS 55 à 64

Mes chers exilés 56 et 57
Captivité d'un soldat allemand 58
Orphelins de guerre 59
Quelle paix pour les veuves? 60 et 61
Saint-Quentin ville fantôme 62, 63 et 64



«*Au casse-gueule*» Jacques Tardi

TERMINER UNE GUERRE 65 à 70

7, 8, 9, 10 novembre...
la guerre n'est pas finie 66 et 67
La guerre réinterprétée 68 et 69
Matthias Erzberger : la paix à en mourir 70

VISAGE(S) DE GUERRE ET D'APRÈS-GUERRE 71 à 80

Au Casse-gueule, TARDI 72 et 73
(Por)traits (re)tirés 74 et 75
Dedans, un ailleurs 76 et 77
Guerre dans le paysage 78 et 79
«*Ces morts, je les relèverai*» 80

Bibliographie 81
Pour aller plus loin 82 et 83

Troupes allemandes dans Saint-Quentin. D.R.



Près d'Essigny-le-Grand, 7 février 1918. Dans les lignes britanniques, le ravitaillement, la nuit. British Offic. Photo/BDIC.



De guerre lasse 1918

De Riga à Laon avec un régiment allemand

En avril 1918, le régiment de Dominik Richert quitte Riga, traverse la Prusse orientale, passe à Berlin « où les premiers bulletins de victoire sur le front occidental venaient d'être publiés. Ces nouvelles semblaient avoir redonné courage à une population à moitié affamée. Partout, on nous acclamait avec force, car les trains bondés de soldats et de matériel de guerre se suivaient de près entre la Russie et l'ouest, et tous pensaient que les troupes dégagées de Russie allaient briser le front franco-britannique, et forcer enfin la victoire finale. [...] La suite du voyage nous conduisit à travers la Ruhr, vers Düsseldorf et Cologne. Là on fut ravitaillés et on continua vers la Belgique. Beaucoup de paysans étaient en train de travailler aux champs. En montrant la direction du front, presque tous nous faisaient signe que nous allions nous faire égorger. Lorsque nous approchâmes de Laon, quatre bombes lancées par des avions tombèrent à côté du train : premier salut du front de l'ouest. Cependant il n'y eut aucun dégât. Nous devions être débarqués à Laon, mais on dut descendre une station plus tôt, la ville essuyant justement un puissant tir d'artillerie. On marcha vers La Fère. On passa la nuit dans ce petit bourg à moitié détruit. De l'avant, nous parvenait le tonnerre du feu des pièces d'artillerie. »

Extrait de *Cahiers d'un survivant. Un soldat dans l'Europe en guerre 1914-1918*, p. 213.

Présentation

Par Rémy CAZALS

Unité de recherche mixte 5136 FRAMESPA CNRS et Université de Toulouse Le Mirail CRID 14-18.

En août 1914, vers Berlin ou *nach Paris*, ils étaient partis pour une guerre courte. Sur leur carnet personnel, ils avaient écrit « *Campagne de 1914* ». Les survivants durent ajouter 1915, 1916... Leurs vœux exprimaient l'espoir que chaque année nouvelle apporterait la paix. Les divers moyens mis en œuvre par le bourrage de crâne cherchaient à en persuader l'opinion. Au printemps 1917, de l'offensive Nivelle devait sortir la victoire. Janvier 1918 était le 42^e mois de guerre. Dans l'armée française, le total des morts, disparus et prisonniers au 1^{er} janvier 1918 s'élevait à un million et demi. Si l'on tient compte des blessés non récupérés et des hommes renvoyés à l'arrière, on comprend que les troupes étaient formées par les jeunes classes, toujours appelées par anticipation, et par ceux qui se considéraient comme des survivants. Les grands chefs militaires de 18 n'étaient plus ceux de 14. Ces derniers avaient dû céder la place à cause de leur manque de réussite. Moltke avait payé l'échec du plan Schlieffen. Falkenhayn chercha à se disculper en prétendant avoir voulu « *saigner*

à blanc » l'armée française, mais il n'avait pas pris Verdun qui était son objectif. En 1918, Ludendorff, second dans la hiérarchie, lança les offensives qui portent son nom. Il considérait qu'on lui avait « adjoint » le commandant en chef Hindenburg¹. Les coups de dés de la nouvelle direction furent perdants. La guerre sous-marine à outrance ne fit pas plier les Alliés et fut une des causes de l'intervention d'une armée américaine que les stratèges allemands avaient sous-estimée. Les attaques du printemps 18 eurent des succès éphémères et épuisèrent complètement l'armée allemande (p. 9-20). Ludendorff fut ensuite un des principaux artisans de la légende du coup de poignard dans le dos qui allait miner la République de Weimar (p. 68-69), provoquer l'assassinat du signataire de l'armistice (p. 70) et être exploitée par Hitler. Ludendorff publia dans les années 30 le livre *La guerre totale*, dans lequel il regrettait que celle de 14-18 soit restée « *insuffisamment totale* » si l'on peut employer cette expression. Du côté des Alliés, Pershing commandait les Américains; Haig, les Britanniques; Diaz, les Italiens, après le désastre de Caporetto en octobre 1917. A la tête de l'armée française, Joffre, « le vainqueur de la Marne », fut longtemps ménagé malgré ses

L'assassinat du signataire de l'armistice

Forêt de Villers-Cotterêts. 21 juillet 1918. Route de Villers-Soissons. Halte des troupes Hindoues venant relever les troupes franco-américaines. BDIC.



La ruée sur les métaux

C'est encore Dominik Richert qui écrit, à Framerville en mai 1918 : « *Peu de temps après, on fut informés qu'on recevrait tant et tant d'argent par kilo de plomb, cuivre, zinc, fer-blanc, etc., amené à un point de collecte dans le village. Le saccage qui suivit est indescriptible. Toutes les poignées de porte, de fenêtre furent démontées, les ustensiles de cuisine en cuivre confisqués, des toits entiers démontés et transportés pièce par pièce. Certains soldats reçurent plus de cent marks pour leur vol. Ils s'attaquèrent finalement aux cloches de l'église. Il y avait un certain nombre de spécialistes du démontage des cloches d'église en territoire occupé. Je dis au lieutenant Strohmayr que je trouvais inadmissible de s'attaquer aux cloches. 'Qu'est-ce que vous voulez, tous les moyens sont bons pour défendre une juste cause!' C'était l'excuse typique. »*

Extrait de *Cahiers d'un survivant...*, p. 234.

Américains étaient opérationnels en août, et des renforts importants continuaient à arriver. Leur intervention dans les combats en 1918 est présentée ici (p. 21-30). L'historien Mark Meigs, qui participe à notre ouvrage, a bien montré que la guerre des Sammies a été différente de celle des Européens, enlisés dans les tranchées depuis l'automne 14. La guerre des Américains a été courte, offensive et victorieuse. Ils sont apparus optimistes³ à leurs camarades français (et « riches comme Crésus »)⁴. Après avoir été détruits



Vue de 3/4 d'un tank allemand intact à Poullainville - Somme 1918. Fonds Berthélé.

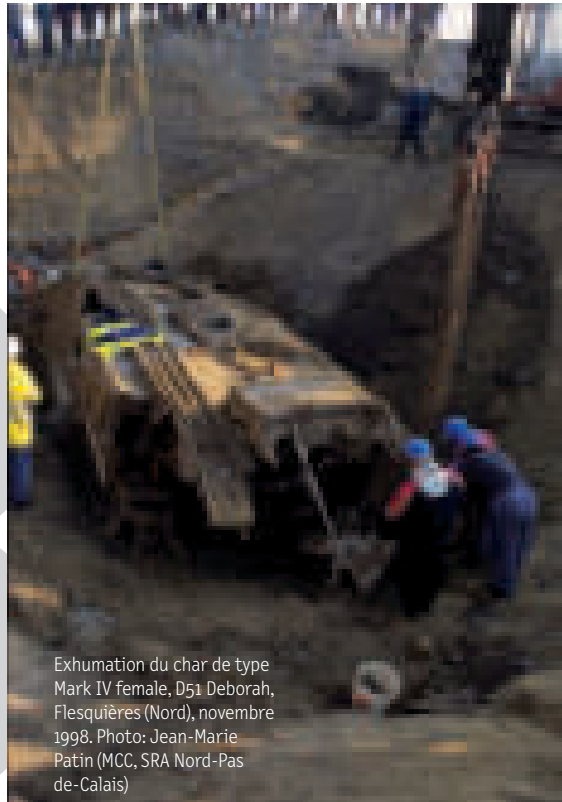
L'âpreté des combats de l'été 1918

Installés près de Compiègne, Prosper Viguiet et son équipe pratiquent 614 opérations entre le 15 et le 31 juillet 1918 : 591 sur des Français ; 7 sur des soldats alliés ; 16 sur des prisonniers allemands. Du 1^{er} au 10 août, ce sont encore 390 opérations.

D'après *Un chirurgien de la Grande Guerre*, p. 150-152.

au 19^e siècle, les Indiens sont ressuscités en tant que symboles positifs. On évoque leurs qualités guerrières qui deviennent par extension celles de l'armée américaine. La figure de l'Indien avec sa coiffure de plumes est utilisée comme signe distinctif, gravée par exemple par un Sammy sur la paroi d'une creute (voir p. 54). En même temps, citons cette lettre retrouvée par Mark Meigs dans laquelle le soldat Big Thunder écrit à sa famille qu'il aimerait être de retour chez lui pour travailler à la ferme, thème récurrent dans la cor-

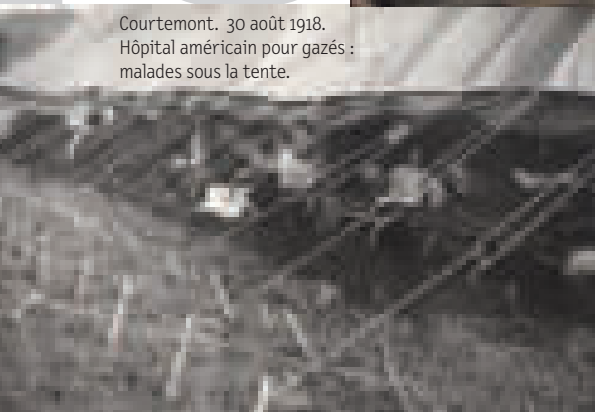
8



Exhumation du char de type Mark IV female, D51 Deborah, Flesquières (Nord), novembre 1998. Photo: Jean-Marie Patin (MCC, SRA Nord-Pas de-Calais)



Près de Laon, le 14 octobre 1918. Route de Soissons, des civils venus au devant des troupes françaises en marche sur la ville.



Courtemont, 30 août 1918. Hôpital américain pour gazés : malades sous la tente.

respondance des combattants français de milieu paysan.

C'est le moment de redire qu'il faut rendre à la guerre de 14-18 la complexité qui est la sienne. Un conflit européen qui touche les populations des autres continents (p. 45-54). Une guerre de mouvement abandonnée contre leur gré par les généraux; la réalité des tranchées même

« Il a beau faire soleil, on est toujours à l'ombre dans la tranchée »

fortune creusées et organisées à la hâte, je n'ai pour toit que le ciel bleu. Et comme les camarades je passe les nuits à taper des pieds (car il fait bien froid), à tirer des coups de fusil pour me distraire ou me réchauffer les doigts et à me dire à chaque instant : Oh ! quand donc le jour se lèvera-t-il ? Le jour finit par arriver... et l'on est presque aussi malheureux. Il a beau faire soleil, on est toujours à l'ombre dans la tranchée. Il vous prend des envies quelquefois de grimper les talus, d'aller courir en pleine lumière. » ●

Rémy CAZALS

1 - Général Ludendorff, *La guerre totale*, trad. fr. 1936, p. 225.
2 - Voir Michel Goya, *La chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Tallandier, 2004, p. 333-369, chapitre intitulé « Le poing d'acier ».
3 - On retrouve le titre du livre de Mark Meigs, *Optimism at Armageddon*.
4 - Expression de Georges Cuvier, *La guerre sans galon*, p. 141.

« C'est formidable ! »

En septembre 1918, le caporal Barthas, qui revient de convalescence, se trouve au dépôt du 248^e à Vitry. A l'occasion d'une visite au château des Roches-Noires où habita Mme de Sévigné, il écrit : « Dans le parc, il y avait une dalle ; si l'on y parlait dessus, il se faisait un jeu d'échos très curieux. J'y criai : 'Vive la Paix !' Puisse-t-il ce cri être répété à tous les échos du monde et aller frapper les oreilles des mauvais bergers des peuples. »

Plus tard, conférence sur l'aide américaine : « Donc cet officier embusqué, encore jeune, ce charlatan de morale, fit défiler à nos oreilles des chiffres fantastiques de canons, d'avions, de tanks, de Yankees armés jusqu'aux dents que déversait sans cesse une flotte colossale. Et à chaque tirade, en manière de conclusion, il s'écriait deux ou trois fois : "C'est formidable ! C'est formidable !" Ce fut d'abord des sourires, puis des rires étouffés qui fusèrent bientôt, éclatèrent irrévérencieusement. Les officiers avaient grand-peine à tenir leur sérieux [...]. A la fin, l'orateur lui aussi fut gagné par le rire qui secouait la salle entière, et cette bizarre conférence prit fin au milieu de l'hilarité générale. Ce qui était le plus drôle, c'est que cet émissaire de Clemenceau ne paraissait pas se douter le moins du monde du motif de cette hilarité et continuait à hacher toutes ses phrases de ces exclamations où il mettait toute sa conviction : "C'est formidable ! C'est formidable !" »

Extrait des *Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, p. 547-548.

Bois Marette près de Vaux, 1^{er} juillet 1918. Tir de barrage allemand près des contre-pentes de la cote 204 pendant l'attaque franco-américaine. BDIC.



La 2^e bataille de la Marne

Du Chemin des Dames à la Marne, les Allemands épuisent leurs dernières cartes maîtresses

Du 27 mai au 6 août 1918, l'Aisne est l'épicentre de l'un des engagements déterminants de la Grande Guerre, la 2^e bataille de la Marne. Les Allemands reprennent le Chemin des Dames reconquis six mois auparavant, progressent au-delà de Château-Thierry et sont stoppés à moins de 100 kilomètres de Paris. A partir du 18 juillet, ils subissent à leur tour une violente contre-offensive, prélude aux combats qui mèneront les Alliés à la victoire.

À u début de mars 1918, une offensive allemande de grande ampleur ne fait plus de doute. La libération des troupes du front de l'est confère à Ludendorff un avantage numérique notable qu'il doit exploiter avant l'arrivée des Américains à un rythme accéléré. Les attaques sont attendues sur le front anglais, présumé plus faible que celui des Français. Probablement à la jonction des deux. Des mesures sont prises par Pétain et Haig pour parer à cette éventualité.

Le 21 mars débute la deuxième bataille de Picardie entre Croisilles (Pas-de-Calais) et La Fère (Aisne). Les deux premiers jours, la progression allemande est telle que l'aile droite de l'armée britannique est en très mauvaise posture. Des renforts français sont envoyés mais, entre temps, la situation s'est dégradée. Haig demande un soutien massif de l'armée française et la relève des armées britanniques très éprouvées. Pétain dépêche alors Fayolle et le Groupe d'armées de réserve (GAR) pour contenir l'offensive.

A partir du 27 mars, les Allemands portent leur principal effort au sud de la Somme. Le 9 avril, ils déclenchent une nouvelle offensive vers La Bassée (Nord). Les lignes anglaises cèdent une nouvelle fois et les Français viennent colmater la brèche. Le 25 avril, les Alliés perdent encore du terrain mais, le 29, les Allemands essuient un échec entre Ypres (Belgique) et les Monts (Nord).

Une offensive attendue

Si un calme relatif est revenu, l'inquiétude du Grand Quartier Général (GQG) est grande. Les attaques allemandes ont finalement été endiguées mais le front britannique, entre la Somme et l'Yser en ressort affaibli. Les pertes de cette armée atteignent 250 000 hommes. Une dizaine de divisions sur 62 sont désorganisées et les deux divisions portugai-



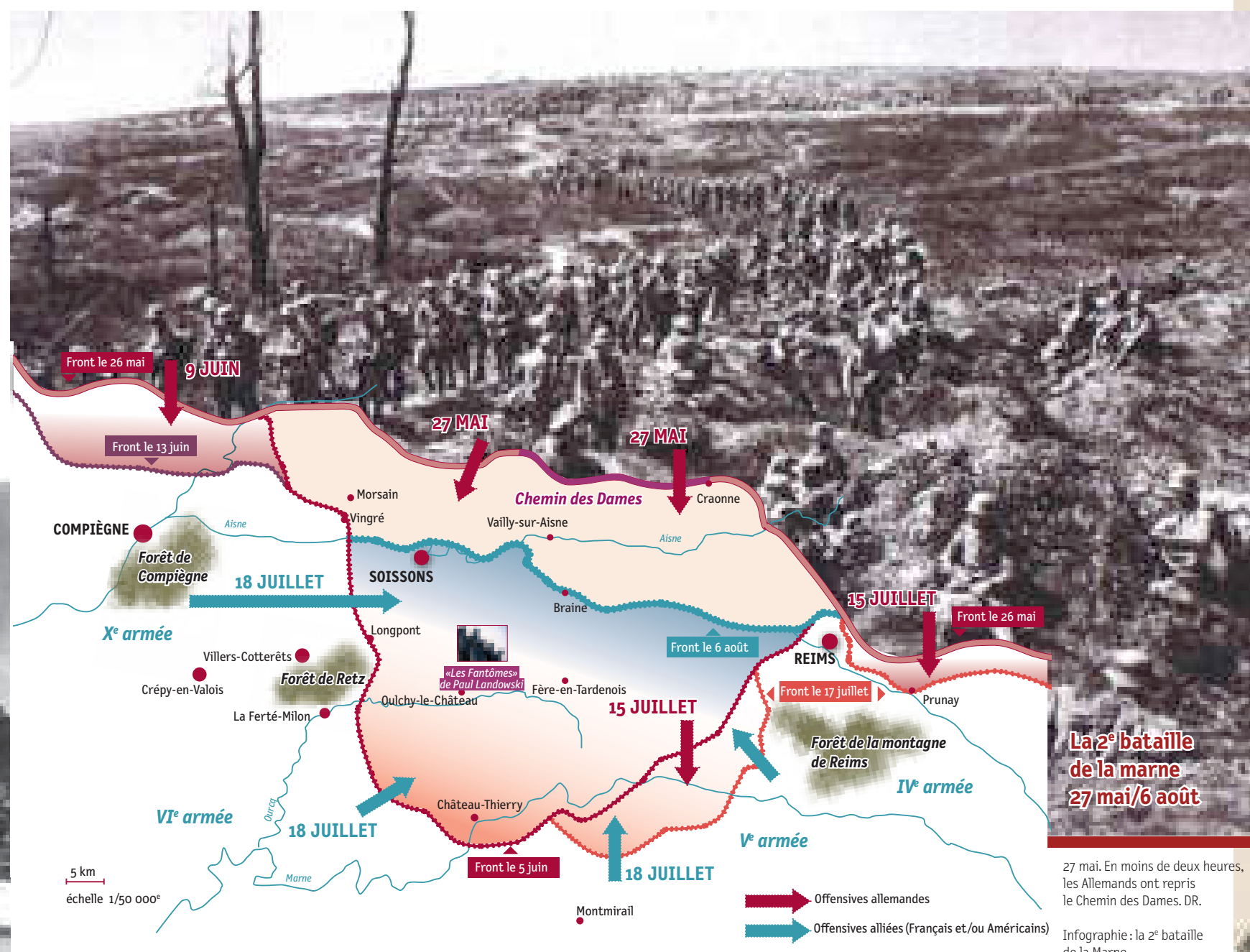
Aisne, en juin. Les Français bousculés se replient. Société historique de Soissons.

ses sont elles aussi hors de combat. L'armée américaine, en cours d'instruction et d'organisation, n'est pas encore en mesure d'apporter une aide efficace. Tout porte donc à croire que les Allemands feront rapidement une nouvelle et puissante tentative sur le front britannique. C'est effectivement leur intention. Toutefois, pour accroître leurs chances de réussite, ils décident d'entreprendre une opération de diversion dans le secteur du Chemin des Dames. La position est solide, mais Ludendorff sait que ce front est faiblement défendu. Placée sous le commandement du général Duchêne, la VI^e armée a en effet la garde d'un secteur étendu. Le long de l'Ailette, depuis Varesnes (Oise) jusqu'aux Cavaliers de Courcy (Marne), ses lignes s'étalent sur 92 kilomètres. Pour les défendre, il dispose de moyens réduits: 15 divisions dont 4 britanniques venues

en semi repos. En revanche, le massif du Chemin des Dames, avec ses pentes escarpées, facilite la défense.

En cas d'attaque, Duchêne entend résister sur les premières positions. Pétain, au contraire souhaite une défense sur la seconde ligne plus solide. Cela reviendrait à céder le plateau du Chemin des Dames gagné en 1917 au prix de sanglants efforts. Sous la pression de Foch, Pétain cède et le choix de Duchêne est retenu.

A Soissons et dans le sud de l'Aisne, la guerre semble bien lointaine. *L'Argus Soissonnais* du 18 mai s'intéresse au jugement de l'affaire du « Bonnet Rouge ». Les nouvelles de la guerre sont reléguées au second plan. Le 23 mai, sous le titre « Les Allemands étendent-ils leur front d'attaque? », le journal commente une dépêche de l'Associated Press.



La 2^e bataille de la Marne 27 mai/6 août

27 mai. En moins de deux heures, les Allemands ont repris le Chemin des Dames. DR.

Infographie: la 2^e bataille de la Marne.

L'agence croit à une attaque allemande entre Laon et Reims. Dans ce secteur, dit la dépêche, le front allemand « est bien desservi par des voies ferrées les mettant à même de faire par surprise une forte démonstration, dans le but d'attirer les réserves du général Foch, tandis que leur effort principal s'exécute au nord ». Il n'y a pourtant aucun signe probant même si, vers la mi-mai, de vagues indices de préparatifs ont bien été perçus par l'aviation. En première ligne, des bruits de véhicules ont été entendus, mais pour en savoir plus il faudrait faire des prisonniers. Difficile, car les Allemands se dérobent. Ce n'est que le 26 mai que deux prisonniers révèlent que l'attaque sera déclenchée le lendemain et que la préparation d'artillerie débutera à 1 heure. La VI^e armée est mise en état d'alerte à 21 heures.

Duchêne aurait pu déclencher son artillerie immédiatement pour semer le trouble dans les troupes adverses en cours de rassemblement. Il préfère attendre la préparation d'artillerie.

La déferlante de mai

Le 27 mai à 3 h 40 du matin, le groupe d'armées du Kronprinz impérial passe à l'attaque avec 40 divisions. L'effort principal est porté sur le Chemin des Dames, là où la topographie est la moins favorable. Le secteur est tenu par la 21^e Division d'infanterie (DI) entre Chavignon et Froidmont, la 22^e DI entre Braye et Vauclerc et la 50^e DI britannique sur le plateau de Californie à Craonne. Sept puis dix divisions assaillent la 22^e, quatre puis six divisions

assaillent la 21^e. A 5 heures, les positions du Chemin des Dames sont enlevées, le plateau de Paissy investi. Vers midi, les Allemands ont atteint Terny, Vregny, Condé et l'Aisne qu'ils ont passée à Chavonne, Villers-en-Prayères et Pontavert. Le soir, ils ont dépassé la Vesle et atteint Braine, Tannièrre, Fismes, Roucy, Cormicy.

[suite page 12]

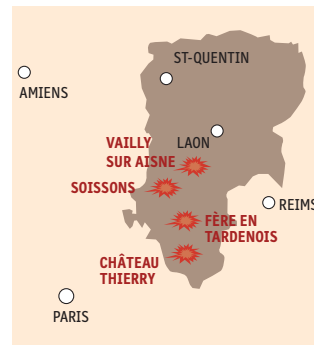
2^E BATAILLE DE LA MARNE

Combats pour la prise de Courcelles.
Archives départementales de l'Aisne.

Du Chemin des Dames à la Marne

[suite de la page 11]

Duchêne est mal informé, les lignes de communication ont été coupées, il ne reçoit que de vagues indications. Vers 10 heures, il sous-estime encore l'ampleur de la situation et commet de ce fait une erreur. Il prélève des troupes sur sa seconde ligne de défense pour renforcer des premières lignes qui en réalité n'existent plus. Les renforts se heurtent aux mitrailleuses allemandes et sont pris dans le mouvement de reflux général vers la rivière. Vers 8 h 30, Duchêne avait donné l'ordre verbal de charger les ponts de l'Aisne avec consigne d'attendre son ordre de destruction. A 11 heures, il délègue aux commandants de corps d'armée la décision de faire sauter les ponts quand ils le jugeront nécessaire. Le temps de retransmettre cet ordre, il est trop tard. Les Allemands ont passé l'Aisne à Vailly et Éuilly vers 9 h 30.



Durant toute la journée, les ordres de Duchêne sont en décalage avec les événements. Il faut tenir à tout prix sur la première ligne, prescrit-il, alors qu'elle n'existe plus. Il faut bloquer l'avance allemande sur la seconde ligne, alors qu'elle est débordée depuis longtemps. Il faut reprendre les ponts d'Éuilly et Vailly alors que les assaillants les ont franchis depuis plusieurs heures. Au soir du 27 mai, les Allemands ont avancé de 20 km, la VI^e armée est disloquée, en pleine déroute. Ludendorff se retrouve face à une situation imprévue. Il s'attendait à une résistance opiniâtre de « l'ennemi » et il s'est volatilisé ! L'attaque de diversion a produit la rupture du front. Après quelques hésitations, il décide de poursuivre l'offensive jus-

qu'à la Marne. Des attaques latérales sur Soissons et Reims sont prescrites afin d'élargir la base de l'avance allemande.

Durant la journée du 28, le centre de la VI^e armée continue à céder. Toutes les tentatives d'arrêt du déferlement allemand se soldent par des échecs. A droite, les Anglais ont reculé pendant la nuit. A gauche, le 11^e corps d'armée du général Maud'huy est violemment attaqué au nord-est de Soissons et finit par céder.

En fin d'après-midi, les soldats allemands sont aux abords de Soissons et y entrent dans la soirée. Si à la fin de cette seconde journée, le centre de l'armée allemande a peu avancé, conformément aux ordres de Ludendorff, la base de l'attaque s'est élargie vers l'est et vers l'ouest. Soissons, Fismes et Jonchery sont occupés. Les Alliés réagissent par l'acheminement de renforts vers le théâtre des opérations : cinq divisions dont la Division marocaine, dans la région de Villers-Cotterêts (Aisne) ; cinq divisions dont une britannique dans la région de Reims ; deux divisions de cavalerie dans la Région de Montmirail (Marne). Ces unités ne seront opérationnelles qu'à partir du 30 ou du 31 mai.

Le 29 mai, les Allemands continuent en lançant des attaques dans les régions de Soissons et Fère-en-Tardenois (Aisne) où ils progressent de manière significative. Le soir, Pétain ordonne une contre-offensive pour le 31 mai, le temps de mettre en place le dispositif. Le lendemain, dans un nouvel effort que les Français ne parviennent pas à contenir, les Allemands atteignent la Marne à Château-Thierry (Aisne).

[suite page 14]

Passage de l'Aisne à Vailly-sur-Aisne par les troupes allemandes dans la matinée du 27 mai. Coll part.



DES CHARS DANS LES PAS DES CHEVAUX

Fin mai 1918 dans le secteur de Chaudun, près de Soissons, les hommes de la division marocaine sont les témoins, à 24 heures d'intervalle, de deux scènes qui illustrent le passage de la « guerre à l'ancienne » à la guerre moderne.

Ils assistent tout d'abord, le 30 mai à la pointe du jour, à une charge de cavalerie à cheval menée par le 4^e régiment de chasseurs à cheval, manœuvre destinée à appuyer le 299^e régiment d'infanterie qui a encaissé un assaut allemand sévère et subi de lourdes pertes. Les chasseurs sont appelés à la rescousse pour prévenir une nouvelle attaque adverse. Voici ce qu'on leur commande : « Le général vous prescrit de vous porter avec votre escadron de façon à attaquer à cheval le flanc droit de l'ennemi. Exécution immédiate ». Stationnés près du champ de tir de l'artillerie de la division marocaine, quatre-vingts cavaliers emmenés par le capitaine d'Avout s'élancent sabre au clair, comme à Waterloo, comme à Essling, plus d'un siècle auparavant...

Le lendemain, 31 mai, les combats font toujours rage dans ce secteur. La division marocaine voit ce jour-là passer, non plus des chevaux, mais les nouveaux chars légers Renault FT Chacun de ces engins engagés dans la charge affiche une puissance de... 35 chevaux.

Jean-Yves DUPAIN

Les Allemands ont pris la gare de Saponay et récupéré une grande quantité de matériels. Société historique de Soissons.



Jaurès Louis, Fils de Jean

Louis a 16 ans quand son père est assassiné. Les rumeurs indignes, qui insinuent que Jean Jaurès n'aimait pas la France, l'insupportent. Alors le fils du pacifiste rejoint les rangs des combattants sans attendre 1917, l'année où sa classe doit être appelée. « Quand on a l'honneur d'être le fils de Jean Jaurès, on doit donner l'exemple », déclare-t-il. Fin 1915, il intègre le 7^e Régiment de Dragons à l'âge de 17 ans. En 1918, il est aspirant au 10^e bataillon de chasseurs à pied. Le 3 juin, il est fauché debout dans les combats de la 2^e bataille de la Marne à Chaudun, près de Soissons. Son décès survient quelques heures plus tard à Pernant, commune dont le maire refusera que soit érigée une stèle en sa mémoire. C'est à Chaudun, où le maire est adhérent à la S.F.I.O., que sera élevée la plaque commémorative. Son inauguration a lieu en 1936 en présence de Léon Blum alors président du Conseil du Front Populaire.



Le 30 mai, évacuation de le Ferté-Milon devant la poussée allemande. BDIC.

28 MAI, SOISSONS : LA DÉFENSE BRISÉE

Les soldats allemands aimaient l'Aisne et la narration qu'ils donnent de la prise de Soissons, le 28 mai, semblerait presque bucolique... Ainsi du témoignage de l'oberleutnant Boehlm, du 12^e Grenadier, qui s'attache à des considérations bien peu guerrières : « A l'ouest, où le soleil s'incline, le rougeoiement du couchant apparaît. Dans la magnifique vallée de l'Aisne, se trouve Soissons, autrefois très disputé ». Ou encore de celui du capitaine qui dirige le bataillon et qui comme d'autres a participé à la première bataille de la Marne : « Regardez les gars, nous étions ici en 1914, voilà notre beau Bucy ». L'heure pourtant n'est pas au voyage d'agrément. En ce jour, l'objectif allemand est la cité de Clovis. L'avancée des troupes se fait sans relâche. Parve-

nues sur les hauteurs de la ville, elles intensifient encore le rythme de marche : « Notre pas accéléré se transforme en une course à pied... Lorsque les premiers hommes ont atteint le camp et ont ouvert le feu sur l'ennemi qui se retire, on ne pouvait plus retenir le reste du bataillon ». Pourtant, tout n'est pas si simple pour les soldats allemands. Ils essuient dans le dos un tir d'artillerie, ils sont bombardés par l'aviation... A chaque fois, c'est leur propre armée qui, par erreur, les prend pour cible ! Quant aux Français, ils tentent de faire sauter un pont sur l'Aisne et d'empêcher ainsi l'inexorable progression adverse. L'explosion se produit, alors que les Allemands ne sont qu'à cent mètres du but. Les poutrelles sont bien tordues, mais les piles du pont ont tenu bon. « Avec l'eau à 15 mètres sous nos

pieds, nous parvenons à l'autre rive, tout le bataillon et sans perte », relève l'oberlt Boehlm. Le soir, après 22 heures, un bataillon de défenseurs, le 3^e B.C.P., se reforme au lieu-dit Maison-Neuve, croisant des isolés qui fuient Soissons et déclarent que la ville est occupée. Le sous-lieutenant Blondin et deux soldats à bicyclette s'en vont en reconnaissance, constater l'étendue des dégâts. Quand ils reviennent, ils racontent n'avoir vu qu'un soldat français tué au milieu de la rue. Soissons est aux mains des Allemands. J-Y. D.

2^e BATAILLE DE LA MARNE

30 mai 1918. Évacuation de la Ferté-Milon devant la poussée allemande. BDIC.

Du Chemin des Dames à la Marne

[suite de la page 12]

La journée du 31 mai n'est pas faite pour apaiser les craintes du commandement français. Les Allemands ne passent pas la Marne mais développent leurs attaques vers le sud-ouest en direction de Paris. La contre-offensive française est plusieurs fois reportée au cours de la journée. Puis, faute de moyens disponibles elle se limite au secteur de Missy-aux-Bois (Aisne) où le 1^{er} corps d'armée ne parvient pas à avancer. Le 1^{er} juin, les Allemands progressent encore jusqu'à Longpont, Faverolles, Troesnes, Boursesches (Aisne). La situation semble se stabiliser à l'est, mais la pression allemande reste forte entre l'Ourcq et l'Aisne.

Durant les premiers jours de juin, les Allemands lancent de nouvelles attaques. Le 3 juin sur la Savière l'action conjuguée de l'infanterie, des chars Renault et des avions Bréguet XIV permet de les repousser. Le 4 et les jours suivants, la 1^{re}

division US rejette les Allemands à Bois Belleau. Des combats particulièrement âpres se livrent dans le secteur d'Ambleny-Cutry. Partout les troupes françaises tiennent bon. L'offensive est stoppée. En moins d'une semaine, les Allemands ont avancé de 40 km. Les Alliés ont perdu 60 000 prisonniers et des matériels en quantité qui étaient entreposés dans la région située entre l'Aisne et la Marne avec notamment l'énorme gare régulatrice de Fère-Saponay et les hôpitaux de Mont-Notre-Dame et Prouilly.



Règlement de compte à l'arrière

A l'arrière, la déroute du Chemin des Dames est mal perçue. Les députés multiplient leurs attaques contre le haut commandement. Mal informés, ils considèrent qu'un tel échec ne peut être dû qu'à des défaillances graves du commandement. A la tribune de la Chambre, Clemenceau couvre Foch et Pétain et obtient finalement le soutien du Parlement. Quelques jours plus tard, pour calmer l'opinion publique, il prend des sanctions inévitables. Duchêne est limogé. Il a certes des responsabilités, mais les effectifs placés sous ses ordres pouvaient-ils vraiment contenir l'ennemi à un contre quatre ? Micheler qui a réussi à conserver Reims est aussi limogé de même que Franchet-d'Esperey à qui on ne peut faire le moindre reproche. Les généraux des trois divisions écrasées sont aussi relevés de leur commandement.

L'attaque sur la Somme à laquelle on s'attendait se produit le 9 juin sur le Matz. Les Allemands progressent de 8 km, mais la riposte française du 11 juin les arrête. La situation restant critique entre Marne et Aisne, après bien des hésitations, Foch se décide à envoyer un nouveau renfort avec la X^e armée entre Villers-Cotterêts et Dormans. Mangin limogé en 1917 fait son retour comme commandant d'Armée.

[suite page 16]



1^{er} Juin. Une batterie d'artillerie se replie pendant l'offensive allemande dans le secteur de Soissons. Photo L'illustration.

LA SAVIÈRE, RUBICON DE L'ARMÉE ALLEMANDE

En juin 1918, la forêt de Retz constitue le dernier obstacle avant la capitale et c'est le ru de Savière, un modeste affluent de l'Ourcq sur la lisière orientale du massif forestier, qui va faire rempart à la formidable pression allemande. A partir du 1^{er} juin, les villages qui encadrent son petit ravin, Corcy au nord, Faverolles au sud, connaissent les pires heures de leur histoire : conquis et occupés, ils sont plusieurs fois repris par les Français, maison par maison, pendant trois longs jours, tandis que les Allemands progressent à travers les marais de Javage pour contourner l'obstacle.

La 128^e Division d'Infanterie du général Segonne lance plusieurs contre-attaques, soutenues par les chars légers Renault dont c'est l'un des tout premiers engagements. Mais les renforts allemands affluent toujours et inondent le secteur de gaz moutarde : il faut faire appel de toute urgence à une autre « arme nouvelle », l'aviation de bombardement. Dans la seule journée du 4 juin, cent vingt avions Bréguet XIV déversent sur le ru 7 200 obus en deux rotations. Un déluge qui bloque net la progression allemande ! Pour la première fois, l'arme aérienne a stoppé une offensive majeure. Le général de Maud'huy (2^e Corps de la VI^e Armée) indique dans son rapport quotidien : « L'ennemi n'est pas arrivé à briser notre résistance sur la ligne qu'il lui est interdit de dépasser ».

Pendant quatre jours, ces deux kilomètres de Savière ont ainsi constitué un petit Verdun. A huit kilomètres, Villers-Cotterêts n'a reçu que quelques obus à longue portée, Paris est sauvé. C'est de ce même secteur de la forêt de Retz que sera lancée, six semaines plus tard, la contre-offensive finale.

Alain ARNAUD

LES PERTES DE LA X^e ARMÉE

Selon le rapport Marin, les campagnes défensives de mars à juin 1918 se sont traduites par 167 000 tués pour l'ensemble des unités françaises engagées. Pour reprendre le terrain perdu jusqu'à la victoire, de juillet à novembre, 158 000 hommes ont encore été tués.

Pour la seule X^e armée du général Mangin, les pertes (tués, blessés et disparus) entre le 16 juillet et le 31 octobre s'élèvent à un total de 139 302 hommes :

Pertes de la X ^e armée	Tués	Blessés	Disparus	Totaux
16 juillet au 5 août	5187	31313	4705	41205
6 au 31 août	4216	28195	4001	36412
1 ^{er} au 30 septembre	3261	19461	1809	24531
1 ^{er} au 31 octobre	4144	29177	3833	37154
Totaux	16808	108146	14348	139302

Prisonniers français à Laon en juin 1918. DR.



«DEVANT MOI, DES SOLDATS AMÉRICAINS»

Christoph Fisher est lieutenant dans l'armée allemande. Son unité, le 48^e régiment d'artillerie, est engagée, début juin, dans le secteur d'Ambleny, près de Soissons. Il témoigne de son premier face à face avec des soldats américains : « Nous avons installé notre cantonnement dans une grotte, dont l'entrée se trouvait dans un chemin creux [...] qui va de Pernant à Ambleny. D'après le haut commandement allemand, nous n'attendions pas d'attaque française, ce qui apportait un véritable soulagement pour nos unités, épuisées [...] Officiers et hommes de troupe dormaient profondément, lorsque je sursautais, réveillé par le feu violent de l'artillerie ennemie et des avions qui volaient bas. Il était 5 heures 30 du matin. [...] Je vis, à ma grande surprise, que la position de

tir de notre batterie 9/502 sur la colline à l'ouest de Patry était déjà occupée par l'ennemi. Les sentinelles étaient prisonnières. [...] L'ennemi avançait. [...] Ces troupes étaient des Américains. C'était la première fois que j'avais devant moi des soldats américains. Leurs uniformes et leurs armements m'apparurent comme quelque chose d'irréel. [...] Conformément aux ordres reçus, je détruisis notre poste récepteur. Une caisse de papiers sous le bras, je courus avec mes hommes vers la batterie 5/48 [...] à l'ouest de Pernant. Ma caisse fut détruite à coups de fusil et je soutenais un camarade qui avait reçu une balle dans la bouche. [...] Les lignes françaises s'étaient approchées très près de nous [...] Les artilleurs ne pouvant plus tirer, ils se défendirent à l'aide de leurs mitrailleuses jusqu'à ce qu'ils tombent ».

Crouy, 7 février 1918. Fantassins américains dans les ruines d'une maison. BDIC.

2^e BATAILLE DE LA MARNE

La Croix de Fer près de Chaudun, le 21 juillet 1918. Près de la route de Villers-Soissons. Mise en batterie d'un canon allemand par les Français. BDIC.

Du Chemin des Dames à la Marne

[suite de la page 14]
Pendant un mois, les deux camps sont dans l'expectative, mais chacun prépare sa prochaine offensive. Ludendorff prévoit une attaque convergente vers Epernay et en direction de Châlons-sur-Marne afin de faire sauter le verrou de Reims. Elle sera accompagnée d'une offensive sur le front de Champagne. Le projet allemand est rapidement éventé. Les reconnaissances aériennes ont donné de nombreux indices, confirmés par les interrogatoires de prisonniers. Le 15 juillet, lorsqu'ils lancent leur attaque, les Allemands sont attendus par des tirs de barrage. En Champagne, ils ne parviennent pas à avancer. Vers Dormans, ils ont passé la Marne et progressé de cinq kilomètres. Dans la vallée de l'Ardre, à l'issue de violents combats, la V^e armée et le corps d'armée italien stoppent les Allemands. Le 17, Ludendorff abandonne l'offensive et met ses troupes sur la défensive.

Mangin reprend la main

Pendant ce temps, Mangin prépare la contre-offensive française. Il s'agit de mener une attaque sur Soissons afin de couper le lien ferroviaire qui relie les Allemands à leurs arrières. La voie ferrée Crouy, Missy, Bazoches, Fère-en-Tardenois constitue le cordon ombilical des armées allemandes. Des opérations partielles vers Coevres

et Longpont permettent de se placer en situation plus favorable. Elles servent de tests, révèlent que l'ennemi manque d'effectifs et que le moral n'y est plus.

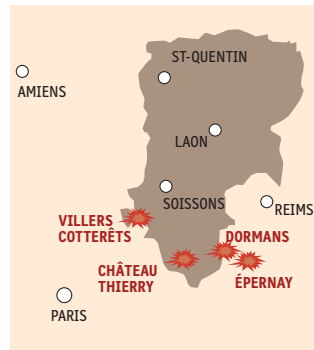
Mangin propose donc de remplacer l'attaque sur Soissons par une large contre-offensive de nature à changer le cours de la guerre. Menacée sur ses flancs, l'armée allemande sera contrainte de se replier. L'effort principal sera dévolu à la X^e armée de Mangin. La V^e à l'est et la VI^e au sud accompagneront l'attaque.

L'offensive de la X^e armée est préparée dans le plus grand secret. Les troupes d'attaque de Mangin viennent se mettre en place derrière les troupes déjà en ligne. Elles sont acheminées de nuit et doivent rester immobiles durant le jour. Les chars sont rassemblés sous le couvert de la forêt de Villers-Cotterêts.

Dans la soirée du 17 juillet, les vagues d'assaut se déploient en silence en attendant que le premier coup de canon donne le signal de l'attaque. Cette fois, pour créer la surprise, il n'y aura pas de préparation d'artillerie. L'infanterie avancera derrière un barrage roulant.

[suite page 18]

1 - Forêt de Villers, 19 juillet 1918. Camions déchargeant des vivres sur une base de ravitaillement américain. BDIC.
2 - Longpont, 18 juillet 1918. Dans le petit bois, relève des blessés français, américains et allemands après le premier pansement. BDIC.



L'OBJECTION DE CONSCIENCE DE VAN VOLLENHOVEN

Au moment de la déclaration de guerre, Joost Van Vollenhoven est Gouverneur général d'Indochine, territoire alors colonie française. Ce Franco-hollandais, né à Rotterdam le 21 juillet 1877, ayant vécu sa jeunesse en Algérie, naturalisé français en 1899, rejoint le front en mai 1915. A sa demande, il a obtenu d'être déchargé de ses fonctions de Gouverneur pour être affecté au régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Blessé à plusieurs reprises, Joost Van Vollenhoven retrouve ensuite un poste de Gouverneur général. Paris le nomme à Dakar. C'est là qu'il va exprimer son opposition à la politique de recrutement des Africains pratiquée par les autorités françaises. Il conteste en particulier l'intensification de ces recrutements destinés à regarnir les rangs de l'armée saignés à blanc par des mois et des mois de combats. En désaccord avec Paris, le Gouverneur veut redevenir soldat. Il démissionne et demande comme un privilège à rejoindre son unité sur le front. Le 19 juillet 1918, lors de la contre-offensive française dans le secteur de Villers-Cotterêts, le capitaine Van Vollenhoven est grièvement blessé à Parcy-Tigny. Une balle l'a frappé à la tête. Son décès survient le lendemain au cours du transport vers l'ambulance. Son corps est inhumé à Montgobert à l'orée de la forêt de Villers-Cotterêts.

1 - Château-Thierry le 22 juillet. Le pont sur la Marne détruit. BDIC.
2 - Distribution de vivres en présence du préfet et du sous-préfet aux habitants de Château-Thierry restés dans la ville pendant l'occupation allemande. BDIC.

CHÂTEAU-THIERRY ALLEMAND

Souvent attribuée aux Américains, la libération de Château-Thierry, le 21 juillet, résulte en réalité de l'action du 153^e RI. Dans la nuit du 20 au 21 juillet, le 153^e prend le bois de la cote 204 qui domine la ville. A 6 h 30, la compagnie Marty atteint la sous-préfecture sans combattre. Les Allemands ont été surpris, ils s'enfuient.

Un mois et demi plus tôt, le 30 mai, la prise de la cité par les Allemands se déroulait dans des conditions bien plus dramatiques. Ce jour-là à midi, les administrations sont parties quand les Allemands sont sur la Marne vers Brasles. La 10^e division coloniale du général Marchand doit bloquer leur avance. Face à trois divisions, quatre bataillons défendent la cité et ses environs. Ils seront rapidement débordés.

Dans la nuit, les Allemands s'infiltrèrent jusqu'à l'église Saint-Crépin. Ils installent une mitrailleuse dans le clocher. La ville est prise en tenaille. Vers 22 heures, le 53^e RIC l'évacue. A droite les Sénégalais ont repassé la rivière sur les ruines du pont de Brasles. Marchand demande le renfort d'une division américaine qu'il déploie le long de la rive gauche de la Marne. 130 mitrailleuses protègent les abords du pont. Pourtant une section d'assaut allemande réussit à s'y engager. Une formidable explosion se produit alors. 1600 kg de mélinite ont réduit à l'état de gravas l'arche qui datait de 1788.

Une compagnie du 53^e RIC demeure coincée dans le vieux château. La nuit suivante, le soldat Legras, originaire de Crouttes, un village du secteur, réussit à se faufiler jusqu'à la Marne qu'il traverse à la nage pour rejoindre les lignes françaises. Grâce à cela, la nuit d'après, des barques permettent l'évacuation des encerclés.

D.R.

(D'après les recherches de G. Robinette).



ET LE COUPABLE SERA DUCHÊNE !

Après le désastre du 27 mai et des jours qui suivirent, le gouvernement français envisage de faire voter une loi afin de juger les généraux responsables. Il se limite finalement à instaurer une commission d'enquête chargée de faire la lumière sur la percée allemande et l'échec français. Le 4 janvier 1919, le général Duchêne qui avait été considéré comme le principal responsable fait cette déposition (SHD 6N53) dans laquelle il évoque la conversation qu'il a eue avec Pétain :

« Comme j'ai été autorisé par le ministre à vous dire absolument tout, je me considère dégagé et voici : Il [Pétain. NDLR] m'a raconté la conversation qu'il a eue avec le Président du Conseil [...]. Il a été dit dans cette réunion, à laquelle assistaient Foch, Pétain et le ministre de la guerre : « Les circonstances sont telles qu'il ne faut pas qu'il y ait

aucun ennui pour le Gouvernement. » Conséquence de cette consigne, la recherche des responsabilités se focalise sur les militaires. Foch ne pouvant être mis en cause, le responsable exigé par la Chambre pourrait bien être Duchêne, malgré l'opposition de Pétain qui déclare : « non, ce n'est pas possible. Je l'ai toujours couvert. Je le couvre encore. Il n'est pas coupable. S'il vous faut un responsable, prenez-moi. » A cette sortie de Pétain, Clemenceau oppose un refus catégorique : « mais nous sommes en guerre, lance t-il, nous n'avons pas de choix à faire. Vous êtes militaire comme tout le monde. Vous obéirez comme tout le monde. »

A la fin de son tête-à-tête avec Duchêne, Pétain s'était exclamé : « C'est de la politique. Nous n'y pouvons rien. Nous n'y comprenons rien ». D.R.

L'OFFENSIVE DIRIGÉE D'UNE TOUR... PAR TÉLÉPHONE

Pour diriger depuis la forêt de Retz, près de Villers-Cotterêts, la grande offensive alliée déclenchée le 18 juillet, Mangin dispose d'un échafaudage en charpente. Cet observatoire possède huit niveaux et culmine à la hauteur de la cime des hêtres, à 18 mètres du sol. Il se trouve au lieu-dit « Tour Réaumont », l'un des points hauts du massif forestier, d'où le regard de Mangin peut porter à plus de dix kilomètres vers l'Est.

A l'aube du 18 juillet, après le violent orage de la nuit, la brume enveloppe les arbres, bientôt remplacée par la fumée de l'artillerie, et les jumelles ne suffisent plus. Mais grâce à une ligne de trans-

mission téléphonique, le général distribue ses ordres aux divisions disséminées sur le terrain et reçoit d'elles les détails de leur progression, aussitôt consignés sur une carte.

C'est depuis ce P.C. aérien d'un jour que Mangin a pu coordonner l'offensive alliée. L'historique de la X^e Armée indique que Pétain et Fayolle y sont eux-mêmes montés dans l'après-midi pour mieux apprécier la situation.

L'observatoire Mangin, selon le nom retenu par l'Histoire, avait-il été réalisé par le Génie à la demande du général? C'est l'idée généralement admise. Mais comment aurait-ce été possible en

trois jours à peine, à portée immédiate des observateurs allemands? Il faut plutôt retenir l'explication du propre fils de Mangin, affirmant que la « Tour Réaumont » constituait déjà un poste de surveillance des Eaux et Forêts qui fut sommairement aménagé pour le déclenchement de l'offensive.

Déséquilibrée par une tempête en octobre 1924, la structure originelle a disparu. Un monument commémoratif a été inauguré sur place le 14 novembre 1926, en présence du maréchal Foch et du général Weygand.

Alain ARNAUD

2^E BATAILLE DE LA MARNE

Une dame âgée de 84 ans et son fils. Les deux seuls civils restés dans Soissons au moment de la libération de la ville, selon les opérateurs photos de l'armée. BDIC.

Du Chemin des Dames à la Marne

[suite de la page 16]

La X^e armée dispose de 17 divisions, dont deux américaines, de six groupements de chars moyens et d'un régiment de chars légers. Au sud, la VI^e armée met en ligne six divisions et 500 chars. A l'est, la V^e armée encore engagée dans la bataille défensive de Champagne se contentera de tenir ses positions. Au total, les Français bénéficient d'une supériorité numérique: 23 divisions contre 19 divisions allemandes.

La soirée du 17 est calme, pas un coup de canon. Un orage vient troubler ce silence puis le front retombe dans sa torpeur. Pourtant, vers Cutry (Aisne),

le 13^e bavarois de réserve a perçu des bruits de moteurs. L'artillerie de la 11^e division bavaroise se déchaîne, puis tout se calme. Soudain, à 4 h 15, deux déserteurs français passent dans les lignes du 13^e bavarois. Ils veulent se soustraire disent-ils, à une attaque d'ensemble. Mais il est trop tard: lorsque l'information parvient au P.C. de la division, la tempête se déchaîne.

A 4 h 35, de Novvron (Aisne) jusqu'à la Marne, les vagues d'assaut suivent de près le barrage roulant. Les Allemands surpris dans leur sommeil sont collés au sol par le bombardement. Chars et fantassins surgissent à travers la brume matinale et la fumée des canonnades. Vers 9 heures, les vagues d'assaut ont atteint Pernant, Missy, Chaudun, Vierzy. Partout les Allemands battent en retraite, mais dans l'après-midi, ils se ressaisissent. Le lendemain, l'armée Mangin reprend son avancée. Elle atteint Villemontoire, Tigny, Hartennes, Saint-Remy-Blanzly. L'artère de ravitaillement de l'armée allemande, la voie ferrée Crouy-Fère en Tardenois est menacée.

Foch croit pouvoir prendre au piège la VII^e armée de

Von Boen, mais Ludendorff a déjà ordonné la retraite. Les Allemands reculent par étape en se défendant pied à pied. Le 2 août, ils repassent la Vesle et l'Aisne en aval de Missy, Soissons est libéré. Foch ne souhaite pas poursuivre l'offensive. Il va maintenant porter ses efforts sur la Somme, là où les Allemands pensent que les Alliés ne sont pas en état d'attaquer. Le 8 août, début de l'offensive sera, selon l'expression de Ludendorff, «le jour noir de l'armée allemande» avec la réédition aggravée du 18 juillet. Le 17 août, la X^e armée de Mangin reprend sa marche en avant et atteint bientôt l'Ailette.

Ludendorff doit se résigner à la retraite. Du terrain conquis par les offensives de printemps en Picardie et dans l'Aisne, il ne reste rien. Il va devoir maintenant affronter l'offensive générale de septembre qui va terminer la guerre. ●

Denis ROLLAND



Soissons libéré. BDIC.



UN HOMME SEUL DANS SOISSONS

Le 2 août 1918, Aimé Davaille est le premier soldat français à entrer dans Soissons qu'il parcourt à cheval, seul, dans le cadre d'une mission de reconnaissance. Il contourne la cathédrale, mesure les dégâts causés par les obus, revient à son point de départ. Son lieutenant lui commande alors de retourner dans la ville une seconde fois avec ordre de pousser plus loin, jusqu'à approcher les premières lignes allemandes: «Je suis donc reparti jusqu'aux bords de l'Aisne et j'ai trouvé un bivouac. Le feu flambait encore entre les pierres». Soudain, au moment de faire demi-tour, le chasseur du 20^e régiment essuie quelques rafales de mitrailleuse auxquelles il réchappe en se cachant dans un bois de sapins.

De cette mission dont il sort indemne, il rapporte un souvenir: une tortue trouvée errante dans le centre. Un être vivant inoffensif qui n'avait pas encore déserté la ville...

J.-Y.D.

«LE PLUS BEAU JOUR DE MA VIE»

Témoignage du lieutenant F. Tassin du 2^e bataillon de chasseurs à pied sur le 18 juillet date du début de la contre-offensive française.

«L'attaque partit à 4 heures 30 du matin [...] sans préparation d'artillerie. Au pas de gymnastique, nous grimpons la forte pente [...]. Au sommet, nous trouvons [...] une tranchée où un Boche, l'arme posée à côté de lui, monte la garde près d'une sape. Il est stupéfait de nous voir et lève aussitôt les bras en l'air. Les occupants de la sape se rendent [...]. Nous continuons notre avance, [...] l'enthousiasme est grand et un quart d'heure plus tard nous arrivons, en traversant ce grand plateau au-dessus de Saconin-et-Breuil, sur les canons allemands de 77 qui [...] nous tirent à blanc dessus sans d'ailleurs nous faire de mal. Nous dépassons les canons, les artilleurs ayant été tués ou envoyés vers l'arrière et arrivons sur une creute [...]. Je place un fusil-mitrailleur à l'entrée [...] et je m'avance en criant «heraus». Il sort alors de cette caverne bon nombre d'Allemands stupéfaits qui sont recueillis par la section de renfort et nous descendons la pente sur Saconin [...]. Remontant la pente, nous traversons à nouveau le plateau [...]. Vers 16 heures, je pense, nous repartons et arrivons à hauteur de Mercin-et-Vaux, Saconin [...] au-dessus de Soissons. Il n'y a plus de résistance, les Allemands rencontrés, peu nombreux maintenant, lèvent les bras sans difficulté. [...]. Mais arrivés presque dans le faubourg de Soissons, nous recevons l'ordre de faire demi-tour car sur la droite, la progression a été stoppée et il y a un gros décalage dans les lignes [...]. J'ai dit souvent et je le répète aujourd'hui, cette journée du 18 juillet 1918 a été le plus beau jour de ma vie».

«UNE SÉPARATION HONORABLE EN BONNE CAMARADERIE»

Témoignage du lieutenant allemand Walter Zimmerman, commandant d'une compagnie de minenwerfer sur une séparation «à l'amiable» entre un groupe d'Allemands et un groupe de Français qui sont face à face le 18 juillet dans le secteur de Soissons:

«L'artillerie française ouvrit un feu dispersé et les poilus attaquèrent [...] Sans que nous nous en aperçûmes, nos positions étaient franchies. Soudain un sous-lieutenant français avec une douzaine d'hommes se trouva dans mon emplacement et me déclara que j'étais son prisonnier. Nous autres étions pas mal étonnés, ignorant complètement la situation. Moi, je lui expliquais que c'était lui qui était mon prisonnier car nous étions en majorité et que les troupes risquaient une contre-offensive. Embarras, étonnement, incertitude. La situation était en vérité confuse pour nous deux. Les soldats s'assirent sur le sol et [...] nous discutâmes la situation [...]

Je pris une résolution et proposai une séparation honorable en bonne camaraderie, car nous deux n'étions pas responsables de la guerre et nous ne la finirions pas. Mon camarade de l'autre côté faisait la sourde oreille. Ces propos n'étaient pas acceptables et indignes d'un soldat.

Un autre coup de ma part: «voyez, là-bas (montrant vers l'ouest) votre bonne amie se soucie de vous, elle vous protège avec ses prières. Là-bas (montrant vers l'est) la mienne, Hedie, s'inquiète aussi de moi. Voulez-vous faire du chagrin à ces deux filles?... Non pas du tout!»

Les poilus et mes gars se ragaillardissaient. Nous serrant les mains et nous souhaitant bonne chance, nous nous séparâmes à la manière de champions après un match nul».

D.R.

Témoignage en français dont la forme a été conservée.



1 - Été 1918 : combats aux abords de Courcelles. Archives départementales de l'Aisne.
2 - La Chapelle-Monthodon, 24 juillet 1918. Un coin du village. Soldats nettoyant une mitrailleuse. BDIC
3 - Passy sur Marne, 21 août 1918. Maison détruite. Villageoise retrouvant des lits dans les ruines. BDIC

2^E BATAILLE

Coincy (Aisne) - 29 juillet 1918.
Chars Renault. BDIC.

LES ITALIENS REPRENNENT LE CHEMIN DES DAMES

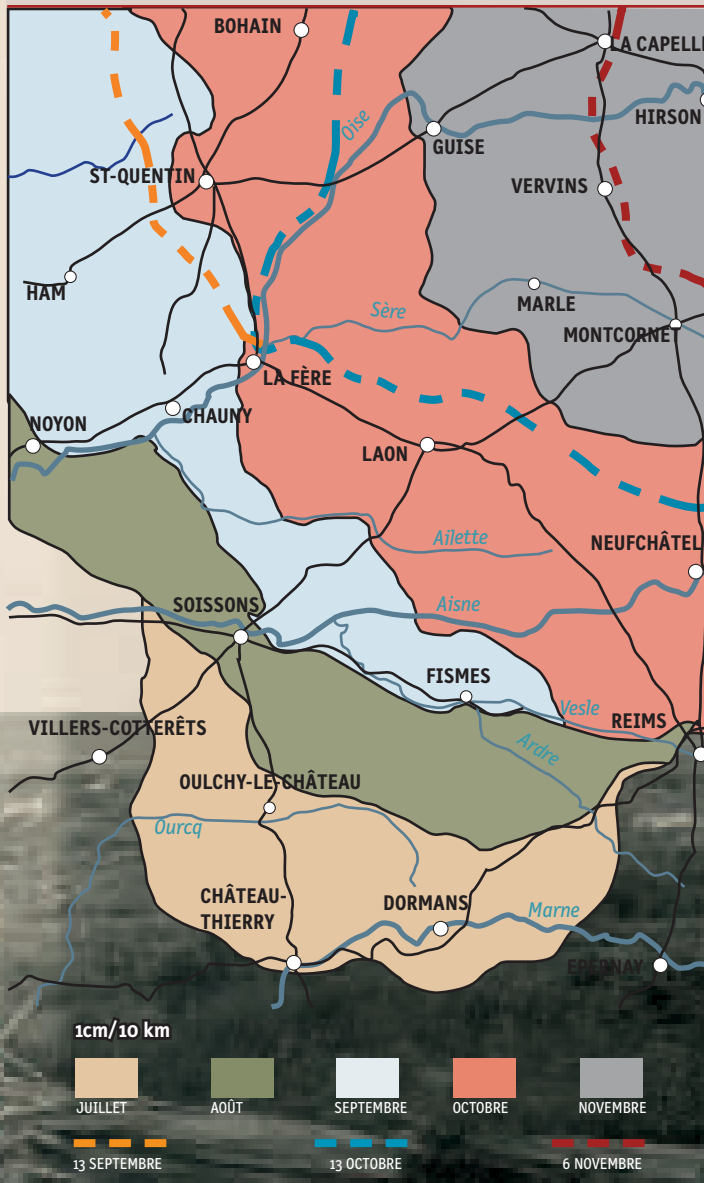
En avril 1918, le gouvernement italien ordonne l'engagement en France du 2^e corps d'armée, commandé par le général Albricci, en échange du renfort de plusieurs divisions françaises sur le front italien où, depuis Caporetto, on a des craintes sur la fiabilité des troupes italiennes. Le général Foch salue dans la décision de Rome «la volonté des Alliés d'aboutir à la victoire finale par l'union de tous». Des travailleurs transalpins sont également dépêchés en France pour effectuer des travaux d'infrastructures pour l'armée. Fin juin, les soldats italiens ont pour mission de

défendre une partie du front oriental de la poche de Château-Thierry que l'offensive allemande des semaines précédentes a créée. En août, ils sont engagés dans la Somme dans la troisième bataille de Picardie. Puis, dans l'Aisne, à l'approche du Chemin des Dames, les 13 et 14 septembre, leurs batteries entrent en ligne aux côtés de celles des Américains qu'elles remplacent peu après. Dix jours plus tard, le 2^e corps d'armée italien est au pied du Chemin des Dames. S'il est dans un premier temps cantonné à des tâches défensives, le général Albricci a néanmoins pris les dispositions nécessaires pour que ses hommes puissent profiter d'éventuelles situations favorables. Ce qui se produit à plusieurs reprises. Ainsi, de Bray-en-Laonnois à Soupir en passant par Chavonne,

les combats se succèdent jusqu'à ce que, le 11 octobre à 1 heure, les premiers bataillons prennent enfin position sur le Chemin des Dames... Les Italiens ont bien mérité les mots d'éloge que le général Mangin prononce le soir même. ●
J.-Y. D.



Château-Thierry, 24 septembre 1918. Infanterie italienne traversant la ville. BDIC.



L'évolution de la ligne de front au cours des cent derniers jours.

Les cent derniers jours

Àu début du mois d'août, Foch prend conscience du fait qu'une action stratégique de grande ampleur peut terminer la guerre rapidement. Trois offensives convergentes sont lancées fin septembre. En Flandre, vers Cambrai-Saint-Quentin et en Argonne où la IV^e armée et la I^e armée américaines sont chargées de l'effort principal.

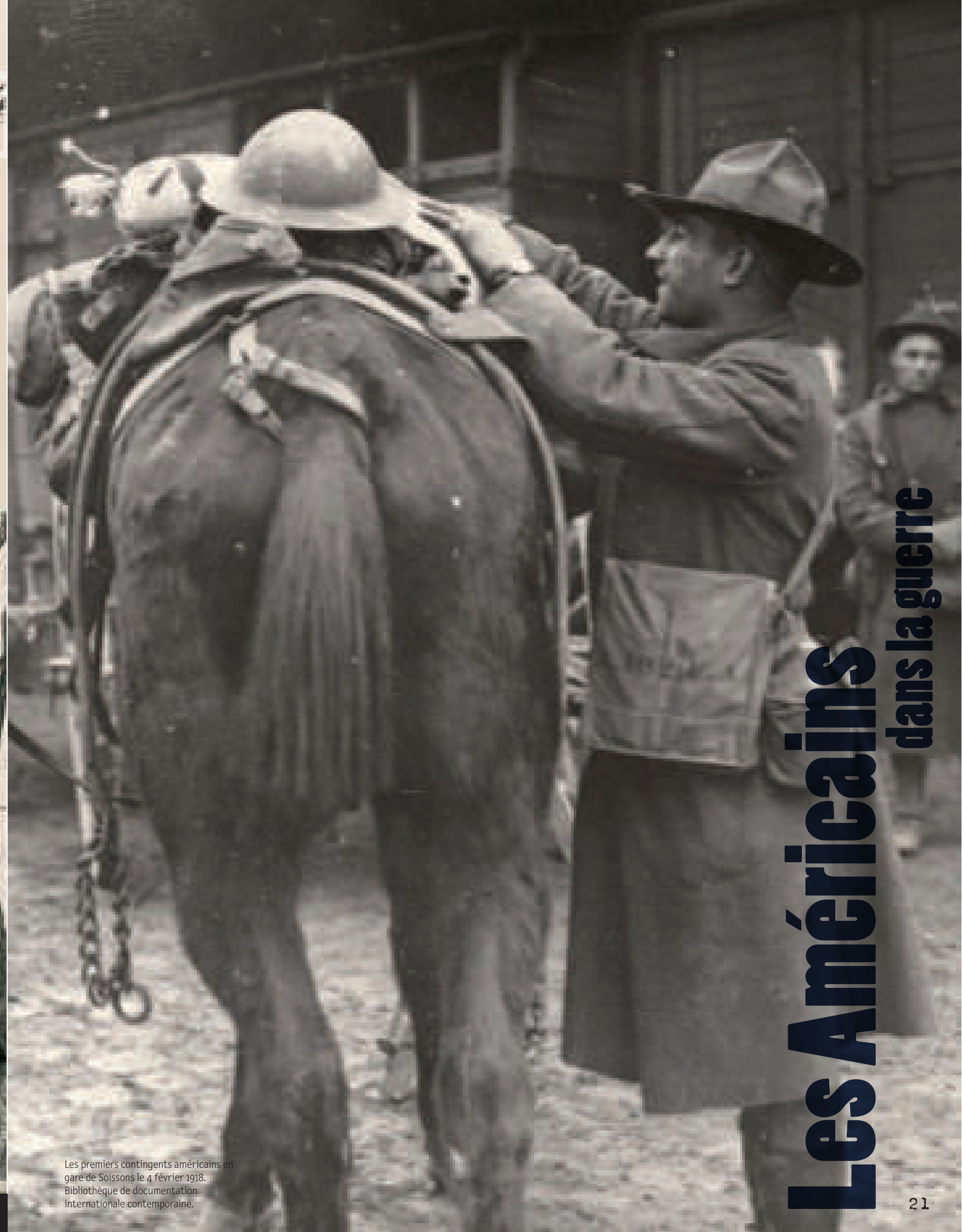
L'armée allemande est alors retranchée derrière l'Aisne et la Vesle. Tout porte à croire qu'elle n'est pas en état de lancer une contre-offensive. De plus, des déclarations de prisonniers laissent penser qu'elle va sans doute se replier sur la ligne Hindenburg, ou peut-être au nord du Chemin des Dames, sur la ligne Hunding Stellung. Moins bien fortifiée, cette dernière permettrait cependant de réduire le nombre de divisions.

Alors que Mangin s'apprête à lancer une nouvelle attaque, les Allemands entament leur retrait. L'action de la X^e armée se transforme en course-poursuite. Le 14 septembre, Mangin se retrouve dans une situation géographique semblable à celle d'avril 1917 mais dans des conditions qui lui sont plus favorables. Il attaque en direction du moulin de Laffaux et de La Malmaison. A sa droite, la V^e armée se dirige vers Maizy et Concreux.

Partout les Allemands reculent, mais ce n'est pas une débandade. Ils combattent pied à pied en évacuant leur matériel et leurs approvisionnements. Ils opèrent des destructions pour ralentir la marche des troupes alliées.

A la fin du mois de septembre, la X^e armée est contrainte de se limiter à accompagner l'offensive générale. Ce n'est pas du goût de Mangin qui voudrait bien poursuivre une action offensive, mais il a usé ses ressources en hommes. Des combats très durs se déroulent du 4 au 8 octobre sur le Chemin des Dames. Le corps d'armée italien qui, dans le secteur de Soupir, participait à l'offensive générale dans la VI^e armée est affecté à la X^e armée afin de soutenir son action et enlever le Chemin des Dames.

L'avancée des Alliés est inexorable. Saint-Quentin avait été libéré le 1^{er} et le 2 octobre, le 10, les Allemands entament un nouveau repli. Le 13 octobre, Laon est libéré, Vervins le sera le 6 novembre, Hirson le 9. ●
D.R.



Les Américains dans la guerre

Les premiers contingents américains en gare de Soissons le 4 février 1918. Bibliothèque de documentation internationale contemporaine.

VERS L'ENGAGEMENT

DANS LA 2^e BATAILLE DE LA MARNE

VU DE BERLIN

NOUVELLE PUISSANCE MONDIALE

Dans les mois qui précèdent l'engagement effectif des troupes américaines, la future participation des soldats d'outre-Atlantique aux combats sur le sol français influence de manière significative les calculs des stratèges allemands et alliés. En dépit de son manque d'expérience et de ses problèmes d'organisation, l'armée nationale des Etats-Unis fait nombre et ses hommes ne portent pas, à l'inverse des autres combattants, le poids de trois années d'affrontements et de vie de tranchées. Le renfort américain s'avère en ce sens déterminant pour le cours de la guerre.

1 - Bivouac à Jaulgonne. Soldats américains au repos le 1^{er} septembre 1918. BDI.C.
2 - La couverture de *L'Illustration* du samedi 2 mars 1918 qui se fait l'écho d'un coup de main réussi par les Américains sur le Chemin des Dames. L'intention de valoriser ce succès y est évidente: le soldat américain domine de deux têtes les prisonniers allemands au visage fermé, qu'il escorte.



L'entrée des psychologues

Les Etats-Unis sont entrés en guerre au printemps 1917, deux ans et huit mois après le commencement des hostilités. Les unités de l'armée américaine n'ont pas vu le front avant l'hiver 1917-1918 et n'ont pas pris part à l'action avant le printemps 1918. Pour la mémoire et l'interprétation de l'expérience de la guerre par ces soldats, rien n'est plus important que ce décalage temporel. Les soldats américains ont vécu dans la même boue des mêmes tranchées que les autres soldats; ils ont senti les mêmes odeurs, souffert les mêmes blessures infligées par les mêmes armes... mais ils les ont ressenties différemment. Malgré l'incompétence de certains officiers qui n'avaient pas eu le temps d'assimiler les règles des tranchées, malgré leur manque de préparation et, parfois, un défaut criant d'équipements, leurs témoignages de l'expérience tendent à être très positifs. Leurs paroles donnent l'impression que le cauchemar de cette guerre touchait presque à sa fin, et qu'on n'attendait que leur arrivée pour la transformer en victoire et en traité de paix.

Dans un sens, les stratèges, du côté allemand comme du côté allié, ont partagé ce point de vue. Après la fin de la guerre contre la Russie sur le front de l'Est, les Allemands ont bien perçu qu'ils avaient une période limitée de supériorité numérique sur le front

de l'Ouest pendant laquelle la possibilité d'une victoire allemande existait. Les Anglais et les Français ont compris qu'ils devaient maintenir leurs positions jusqu'à l'arrivée des unités américaines pour inverser la logique des nombres. La stratégie de l'armée américaine a consisté à rester sur des positions défensives pendant une période d'apprentissage et à attendre 1918 pour lancer une offensive décisive avec une armée nombreuse et expérimentée.

Telles sont les raisons pour lesquelles, lorsque les historiens examinent les engagements des unités américaines, ils ne les trouvent pas décisifs et pas très importants en proportion du nombre de soldats américains sur le sol français à la fin de la guerre, à savoir plus de deux millions. Finalement, ce ne furent pas les actions des Américains qui décidèrent du sort de la guerre, mais leur simple présence doublée de la perception partagée par tous que derrière chacun d'eux sur le front s'en tenaient beaucoup d'autres à l'arrière, frais pour le combat.

L'arrivée tardive des Américains était liée à leur préparation, à de multiples niveaux. Il était difficile à Woodrow Wilson de s'engager au côté des alliés alors qu'il avait emporté l'élection présidentielle de 1916 avec un slogan qui insistait sur le fait qu'il avait tenu les Etats-Unis à l'écart de cette guerre sanglante. Alors que la France vivait les batailles prolongées de Verdun et de la Somme, Wilson faisait campagne pour essayer d'organiser une conférence de paix entre les puissances belligérantes. Quant à l'armée américaine, elle se trouvait en pleine période de réforme, les uns poussant à sa centralisation, les autres cherchant à préserver les privilèges des Etats contre l'hégémonie de Washington D.C.



Américains en guerre : et mathématique

Certains membres du Congrès, jaloux de leurs prérogatives locales et méfiants à l'égard du pouvoir du Président, avaient presque réussi à mettre fin à l'établissement d'un État-major central, capable de planifier et de coordonner les ressources humaines, matérielles et stratégiques d'une armée moderne. Depuis les débuts de la jeune république, chaque État fédéré s'était en effet doté d'une milice (ou garde nationale), recrutée unité par unité, État par État parmi les citoyens volontaires (bénéficiant d'un entraînement très léger). Les États ont donc résisté à la standardisation et à l'inclusion des milices dans la logique d'une armée nationale, professionnelle et centralisée.

Quand Wilson fut convaincu par les attaques des sous-marins allemands contre les navires américains, pendant les premiers mois de 1917, que les Etats-Unis ne pouvaient éviter l'entrée en guerre, il existait un état-major et des officiers de l'armée nationale en position d'encadrer un tel effort, mais les bavures étaient inévitables, dues au manque de coordination ainsi qu'aux nouvelles conditions d'organisation et de recrutement.

Les officiers américains ont en outre ignoré certaines des leçons de la guerre en cours qui peuvent nous sembler frappées du sceau de l'évidence. On trouve dans leurs propos et dans les articles des journaux professionnels une préférence pour l'offensive et un mépris pour la défense.

Les Américains entrèrent donc dans le conflit sans avoir totalement résolu leurs problèmes d'organisation interne et avec des préjugés favorables pour des tactiques offensives qui avaient pourtant déjà conduit aux dégâts de la bataille de la Somme en 1916 et à ceux du Chemin des Dames en 1917. Mais ils s'engageaient dans l'effort pour bouter les Allemands hors de France, et leur proximité d'intérêt et d'alliance avec les Français et les Anglais explique sans surprise leur partage du préjugé en faveur de l'offensive.

Si le nombre importait tant, comment compter? Un soldat allemand valait-il mieux qu'un soldat américain? Les Français eurent des angoisses sur la question et les Allemands exprimèrent, non sans arrogance, un certain mépris pour le militaire américain. Cependant, l'expérience des unités américaines autour du Chemin des Dames montra à l'Etat-major germanique qu'il ne pouvait disqualifier la valeur des soldats américains et que le calcul psychologique confirmait le calcul mathématique: tout en remarquant les problèmes d'organisation et les pertes inutiles, liés et adversaires furent bien obligés de prendre

en compte aussi une bravoure insouciant, rare dans les autres armées si tard dans la guerre. Le surnombre d'Américains permit l'avantage et emporta la décision, en faveur des alliés. ●

Mark MEIGS



MIS À L'ÉPREUVE SUR LE CHEMIN DES DAMES

La 26^e Division américaine, une unité de la milice, a eu le contrôle d'un secteur près du Chemin des Dames en Mars 1918. Cette unité passa l'hiver de 1917-1918, comme la Première, la Seconde et la 42^e Division dans des secteurs « calmes » afin de bénéficier d'un entraînement rapide auprès de l'armée française. La 26^e Division présentait certaines caractéristiques de l'armée américaine en transition. Recrutée dans les États de la Nouvelle Angleterre, la « Yankee » division, telle qu'on la surnommait, était fière de son histoire, liée à la révolution américaine et à la guerre d'indépendance. Arrivée en France à l'automne 1917, la 26^e prit la route sans attendre les ordres, une improvisation peu appréciée par Pershing. Son commandant, le Général Clarence R. Edwards, surnommé « Daddy » par ses hommes, avait la réputation d'être peu respectueux de la discipline et d'éviter les directives de ses supérieurs au quartier général. La performance d'une telle unité devait compter pour beaucoup dans les calculs stratégiques alliés et allemands. Les Allemands la mirent tout d'abord à l'épreuve avec trois sorties dans le Bois Brûlé. Les « Yankees » combattirent au corps à corps et utilisèrent leur artillerie à bon escient, si bien que les Allemands arrêterent les hostilités, le 10 avril, après avoir pris un prisonnier et perdu quarante hommes. Les Français marquèrent leur nouvelle appréciation de la 26^e Division en conférant des décorations à 117 hommes et officiers. Les Allemands tentèrent une nouvelle mise à l'épreuve, plus à l'Est, le 20 avril. Mieux préparée, avec artillerie et soldats d'élite, l'attaque décima deux compagnies américaines dont les hommes restèrent sur le champ d'honneur, « morts dans leurs rangs, hors des tranchées. » Les Américains avaient encore des leçons à apprendre! M.M.

Carrefour du Grand Cerf, forêt de Villers-Cotterêts le 19 juillet 1918. Base de ravitaillement américain : camions déchargeant des vivres. Bibliothèque de documentation internationale contemporaine.

Bois de Belleau : une victoire devenue symbole

En juin 1918, alors que la percée allemande menace Paris, pour la première fois depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis, une division du contingent américain comportant des troupes de Marines et d'infanterie classique est engagée dans des opérations de mouvement. La victoire de Bois Belleau, secteur situé à l'ouest de Château-Thierry, a traversé l'Atlantique. Les Marines en ont fait leur bataille fondatrice.

Les cartes devraient indiquer le Bois de la brigade de Marines. Ordre du général Degoutte en date du 30 juin 1918! Mais elles signalent toujours le Bois de Belleau, ou Belleau Woods pour les documents en langue anglaise. Si la prescription officielle du chef de la VI^e armée est restée dans les cartons, en revanche, l'histoire a bien retenu le rôle joué par cette unité du corps des Marines dans les combats acharnés de juin 1918 à l'ouest de Château-Thierry. Encore au pied du Chemin des Dames cinq jours plus tôt, les Allemands sont sur la Marne dès le 31

mai. Menace sur Paris, troupes françaises bousculées, perte de Château-Thierry le 1^{er} juin: le pouvoir s'alarme. Le haut commandement bat le rappel de troupes fraîches. C'est ainsi que la 2^e division d'infanterie U.S. (D.I.U.S.), 28 000 hommes, constituée d'une brigade de Marines, la 4^e sous les ordres du général Harbord mais aussi d'une brigade classique, la 3^e, prend position dans le secteur situé entre Lucy-le-Bocage au sud, Boursches à l'est et Belleau au nord en soutien aux troupes françaises qui sont au contact. Les 80 hectares du Bois de Belleau se trouvent là dans ce triangle. Ils dominent la petite vallée du Clignon. Les Allemands tiennent le terrain où affluent de nombreux rochers derrière lesquels ils installent leurs mitrailleuses. Dès le 3 juin, le groupement von Conta (4^e corps de réserve), ayant refoulé les Français, se heurte aux fantassins de la 2^e D.I.U.S. Les Allemands sont stoppés au sud devant Lucy le Bocage. Après ce premier choc, de part et d'autre on s'organise.

Les Alliés veulent éviter à tout prix que l'adversaire ait le temps de se renforcer. Un plan de manœuvre est arrêté. Avec le soutien de l'artillerie française, pour la première fois une unité du contingent U.S. va participer à des opérations de mouvement. Les Allemands, dont les troupes souffrent d'une extrême fatigue et sont désormais sous-équipées, ont compris le retentissement qu'aurait sur l'opinion et sur le cours de la guerre un succès américain.

Voilà le contexte de cette confrontation furieuse pour le contrôle d'un bois et de ses alentours qui se prolonge pendant un mois. Après de nombreux combats les 6, 7, 11, 12, 13, 14 et 16 juin, deux tentatives infructueuses d'enlever la totalité du bois les 20 et 21 juin, les Américains s'en rendent finalement maîtres le 25 juin. Ils tiennent jusqu'au 9 juillet, date de la relève par la 26^e division. Le 1^{er} juillet, la 3^e brigade de la 2^e D.I.U.S. enlève le village de Vaux.

Mitrailleuses, corps à corps, bombardement à l'ypérite... la 2^e division américaine a perdu 7 876 soldats et officiers dans la bataille du Bois Belleau. ●

D.B.

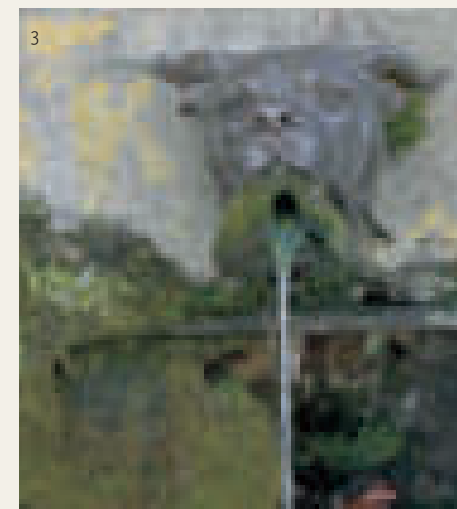
Source : André Golaz - *Le Bois de Belleau juin 1918 - Revue historique de l'armée - 1957*

LA FABLE DE LA FONTAINE

C'est une fontaine dans une propriété du village⁽¹⁾. Les Marines de passage à Belleau l'ont adoptée. Boire de l'eau qu'elle délivre est réputé faire gagner un an de vie. Mieux, certains demandent que la remise de la décoration qu'ils ont obtenue se fasse sur place. Pour ces soldats, elle est partie intégrante de ce qui compose l'aura de Belleau. L'eau limpide qui en jaillit sort de la gueule d'un chien dont la grosse tête joufflue a des airs de famille avec celle du bouledogue. Le bouledogue dont, justement, les Marines ont fait une mascotte depuis que les Allemands les ont surnommés « les chiens du diable » (lire par ailleurs). Mais c'est en réalité un bull mastiff. Il est ici depuis le XIX^e siècle. A l'époque, le propriétaire de ce qui était

le château de Belleau avait ramené d'outre-Rhin cet ornement. Lors des combats de juin 1918, les Marines ont repris la totalité du bois, mais ne sont jamais arrivés jusqu'au village même, où se trouve cette fameuse fontaine objet de leur superstition. C'est la 26^e division qui, quelques semaines plus tard, délivrant Belleau, a pu découvrir ce fameux chien stoïque fait de métal allemand et boire de son eau. Fin d'un mythe. L'histoire ne dit pas comment, par la suite, la fontaine fit son entrée dans l'intimité du corps des Marines...

1 - La fontaine se trouve dans une propriété privée qui ne se visite pas. Les Marines y accèdent sur demande en « remerciement du sacrifice qui a été le leur », précise Eric Verhulst, adjoint au maire de Belleau.



LES « CHIENS DU DIABLE »



La nécropole de Bois Belleau en 2008. Fx dessirier/CGO2.

Les combats de juin 1918 au Bois de Belleau ont acquis rang de légende pour les Marines. Aujourd'hui encore, tout au long de l'année, des soldats de ce corps et leurs proches visitent le cimetière militaire américain de Belleau. Là, reposent un grand nombre des Marines de la 4^e brigade qui, au sein de la 2^e division U.S., prirent une part importante à la bataille qui s'est jouée dans ce secteur de l'ouest de Château-Thierry. Leurs sépultures forment une partie des 2 289 tombes de combattants du contingent américain tombés lors de la 2^e bataille de la Marne. S'y ajoute l'évocation, sur les murs de la chapelle du monument, des noms de 1 060 tués dont les corps n'ont pu être retrouvés. Permissionnaires, militaires en convalescence en Europe, anciens passent par la nécropole aménagée en bordure du bois qui fut le théâtre des événements de juin 18. Tous disent se retrouver simples fantassins et se parler d'égal à égal sur ce site porteur d'une histoire dont le rappel sert la cohésion du corps autant que son image de marque. Anecdote significative : les soldats qui prennent leur retraite adorent partir avec une authentique bannière étoilée ayant flotté sur le cimetière.

« Les chiens du diable » ont eu dans le bois qui s'étend derrière le cimetière leur bataille fondatrice. Pas la première, mais celle qui a forgé leur réputation. Celle au cours de laquelle, depuis la création du corps, ils ont laissé le plus de vies, comme l'assure le surintendant responsable des

lieux, David Atkinson. C'est ici que les Allemands les ont affublés de ce surnom, « devil dogs », en référence au chien qui vous mord et ne vous lâche pas. « Chien du Diable » dont le sens rejoint d'une certaine façon celui que véhicule leur devise officielle : « semper fidelis », « toujours fidèle ». Un officier américain en retraite affirme que « l'histoire des Marines commence à Belleau ». Quand elle prend position sur la route Château-Thierry/Paris fin mai 1918, la 2^e division américaine - qui comporte la 4^e brigade de Marines - est « pénétrée du sentiment qu'elle protège la capitale »⁽²⁾. Pour comprendre l'importance qu'a pris Bois Belleau, il faut ajouter que, pour la première fois à une telle échelle, les Allemands y affrontent l'avant-garde du contingent américain en France. Cette sorte de test est à impact prévisible sur le moral et l'opinion, qu'il penche dans un sens ou dans l'autre. Or, ce sont les Marines qui ressortent comme les principaux, sinon les uniques, contributeurs de la victoire de Bois Belleau. Pourtant, l'unité de lieu de l'affrontement dans toute son étendue englobe également les hommes de l'autre brigade qui forme la 2^e division U.S., à savoir, la 3^e brigade. Cette dernière unité n'appartient pas aux Marines. « Plus que toute autre arme aux Etats-Unis, les Marines ont su utiliser l'effet psychologique de la presse, ce que l'armée classique n'a pas su faire », conclut l'officier américain retraité.

Damien BECQUART

1 - André Golaz - *Le Bois de Belleau - Revue historique de l'armée - 1957*.



1 - Les premières tranchées creusées par les Américains en avant de Lucy-le-Bocage. Photo L'Illustration.

2 - Poste de secours des fusiliers américains au Bois de Belleau.

Le Miroir.

3 - La fameuse fontaine où viennent se ressourcer les Marines. L'ornement ne représente pas une tête de bouledogue mais de bull mastiff.

Photo DB/CGO2 avec l'aimable autorisation de Eric Verhulst.



VERS L'ENGAGEMENT
DANS LA 2^e BATAILLE DE LA MARNE
VU DE BERLIN
NOUVELLE PUISSANCE MONDIALE

88 ans après, le soldat Lupo n'est plus un disparu

En 2003, des archéologues exhument des fragments de dents et d'os, un bout de botte et un morceau de portefeuille, lors d'une mission de fouilles préventives sur le plateau situé au sud de Soissons. Ces restes permettront au Pentagone d'identifier formellement Francis Z. Lupo, soldat de la 1^{ère} division U.S. porté disparu lors des combats de la 2^e bataille de la Marne.

Francis Z. Lupo. Un nom parmi les 1 060 qui sont inscrits sur le mur du cimetière américain de Belleau. Jusqu'en 2003, c'est la seule trace qui subsistait du soldat Lupo enrichie de quelques renseignements sur son unité et les combats auxquels elle fut associée. Lupo, 18^e R.I., 1^{re} division du contingent U.S., tombe le 21 juillet 1918 au cours

de la contre-offensive franco-américaine dans la région de Soissons. Il a 23 ans, il est originaire de Cincinnati (Ohio). Son corps n'est pas retrouvé, les papiers officiels porteront la mention « disparu au combat ».

Après guerre, sa mère Anna Lupo fait le voyage à Belleau d'où elle revient avec sa peine sans plus d'informations que cette interminable liste de disparus. L'histoire paraît alors s'être arrêtée là pour toujours, lorsque, début 2006, 88 ans après, Rachel Kleisinger, 73 ans, nièce de Francis Z. Lupo, apprend par un coup de fil que les restes de son oncle ont été formellement identifiés par le laboratoire des forces armées américaines. « Cet homme est mort depuis près de cent ans et ils me disent qu'on l'a retrouvé ? Je ne pouvais le croire » : la vieille dame, d'abord incrédule, finit par se convaincre d'une réalité qui ne déparerait pas dans un scénario hollywoodien. L'ADN a parlé et confirmé plusieurs indices en eux-mêmes assez probants.

Pour comprendre, retour trois ans en arrière dans les environs de Soissons. Juillet 2003, des archéologues procèdent à des fouilles sur le plateau soissonnais du côté de Ploisy. L'un d'eux met au jour des fragments d'os et de dents, un morceau de botte militaire et de portefeuille portant le nom de Lupo. Le dossier personnel de ce dernier indique qu'il mesurait 1 m 50, pesait 60 kg et chaussait du 37,5. Pointure de la botte exhumée : 38... S'il subsistait

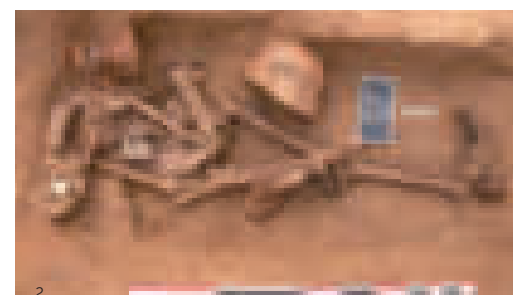
1 - Convoi d'Américains qui montent en ligne sur la route de Villers-Cotterêts à Soissons. *Le Miroir*.
2 - Squelette de soldat allemand découvert à Courmelles sur le même site que celui où furent exhumés les restes de Francis Z. Lupo. Fouilles archéologiques, 2005, photo Sylvain Thouvenot, INRAP.

un doute, l'ADN le lève définitivement : les restes sont ceux du soldat Francis Z. Lupo. La lecture des archives militaires permet un autre recoupement : à la période de la disparition du soldat son unité progressait dans le secteur où opéraient les archéologues français 85 années plus tard.

Le 22 septembre 2006 le ministère de la défense américain publie un communiqué qui évoque « la première identification d'un soldat américain disparu au combat au cours de la Première guerre mondiale » par les services du Pentagone. Des obsèques officielles ont lieu le 26 septembre. Lupo, dont la dépouille a été rapatriée, est inhumé au cimetière d'Arlington en présence de sa nièce Rachel qui ne l'a jamais connu mais qui a connu sa mère, native de Sicile. *Washington Post*, *Associated Press*, *ABC*... toute la presse américaine se fait l'écho de l'histoire du soldat de Cincinnati et rappelle à cette occasion les quelque 8 300 hommes de la 1^{re} D.I., morts, disparus, blessés ou faits prisonniers lors de la 2^e bataille de la Marne sur un total de 12 228 combattants. ●

Damien BECQUART

Sources : site web du cimetière d'Arlington et Washington Post. Traduction : Gaëtan Margot.



VERS L'ENGAGEMENT
DANS LA 2^e BATAILLE DE LA MARNE
VU DE BERLIN
NOUVELLE PUISSANCE MONDIALE

Face à l'Amérique, l'excès de confiance allemand

A la déclaration de guerre de l'Amérique, l'Allemagne regarde à l'Est. Son optimisme sur l'issue du conflit se trouve alors renforcé par les perspectives positives, aux plans militaire et politique, que lui laissent entrevoir les premiers soubresauts de la révolution russe. Mésestimant probablement l'incidence de l'engagement américain sur l'évolution de la situation militaire, les efforts diplomatiques allemands en direction des Etats-Unis se révèlent trop hésitants et tardifs pour modifier le cours de la guerre.

Guillaume II à Marle le 16 juillet 1918. En janvier 1917, l'Empereur avait tranché en faveur de la guerre sous-marine à outrance qui prévoyait le torpillage de tous les navires alliés ou neutres pour conduire à la victoire finale. Coll part.



Le 6 avril 1917, le Congrès américain vote la déclaration de guerre à l'Allemagne. A Berlin, la placidité de la population n'a d'égale que celle de la classe politique : le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères ne réagit qu'au bout de trois semaines, pour assurer qu'aucun engagement militaire direct des Etats-Unis n'est à attendre. Au-delà de l'étonnement rétrospectif qu'elles suscitent, ces réactions méritent explication. D'une part, elles interviennent dans un contexte chargé, au terme d'une dégradation des relations germano-américaines ; d'autre part, elles traduisent une mésestimation de la situation qui aura de lourdes conséquences sur la poursuite du conflit.

Alors qu'au déclenchement de la guerre, les Allemands espèrent des Américains une neutralité bienveillante à leur égard, ils déchantent rapidement devant les préférences de Wilson pour l'Entente. En outre, la guerre sous-marine, lancée par l'état-major allemand en février 1915 pour contre-

moins de limiter fortement la guerre sous-marine. La question de sa relance ressurgit en 1916, dès lors que l'issue du conflit semble s'éloigner. En janvier 1917, l'Empereur tranche en faveur de la guerre sous-marine à outrance, qui, pour conduire à la victoire finale prévoit le torpillage de tous les navires alliés ou neutres. Cette décision provoque la rupture des relations diplomatiques avec les Etats-Unis en février, puis l'entrée en guerre

de ce pays en avril. La déclaration de guerre américaine n'est alors pas une surprise en Allemagne. Elle n'est pas même considérée comme un événement majeur face à la révolution russe en cours : cette dernière apporte une proposition de paix à l'Est et des perspectives de réformes politiques intérieures pour consolider l'effort de guerre.

En réalité, bon nombre d'Allemands ne craignent pas l'entrée en guerre des Etats-Unis : elle est bien tardive alors que la victoire des puissances centrales leur semble d'ores et déjà acquise. Pourtant,

la situation militaire est peu brillante : la guerre sous-marine est loin de donner les résultats escomptés ; les renforts libérés du front de l'Est ne permettent qu'une offensive tardive en France, repoussée lors de la seconde bataille de la Marne ; pendant ce temps, des centaines de milliers d'Américains débarquent en Europe, raffermissant la perspective de la victoire dans le camp allié.

Mais toute l'action allemande est marquée par un optimisme démesuré, encore renforcé après la signature du traité de Brest-Litovsk. Les divers efforts entrepris en Allemagne en faveur d'une paix de conciliation peinent à s'imposer et n'aboutissent que trop tard : une résolution de paix est adoptée par le Reichstag en juillet 1917 au moment où les Etats-Unis ont abandonné l'idée d'une paix sans vainqueur, et les principes de Wilson sont repris en octobre 1918 en vue

d'une sortie honorable de la guerre alors que les Américains sont désormais des ennemis en passe de vaincre. Ainsi, même si les troupes américaines n'ont pas eu le temps de montrer tout leur potentiel, la méconnaissance que les Allemands ont de la réalité de la situation militaire et diplomatique les a conduits à retarder des décisions nécessaires jusqu'à ce qu'elles soient devenues dramatiquement caduques. ●

Elise JULIEN

Transport de troupes américaines, Grand'Rue à Crouy près de Soissons, le 7 février 1918. BDIC.

VERS L'ENGAGEMENT
DANS LA 2^e BATAILLE DE LA MARNE
VU D'ALLEMAGNE
NOUVELLE PUISSANCE MONDIALE

Les pionnières de l'action humanitaire

C'est en mars 1917 qu'Anne Morgan, Anne Murray Dike et dix-sept de leurs compatriotes arrivent dans l'Aisne. Durant sept années, ces Américaines fortunées se mettent au service des populations locales.

« La guerre n'est pas seulement un combat militaire, mais aussi une lutte pour les civils ». Sur cette idée, Anne Morgan et Anne Murray Dike donnent naissance, fin 1916, au sein de l'American Fund for French Wounded, au Comité américain pour les régions dévastées (C.A.R.D.). Quelques mois plus tard, les deux Américaines et dix-sept de leurs compatriotes s'établissent au château de Blérancourt laissé à l'abandon après le retrait allemand de mars 1917. Leur première action sera de construire un bâtiment en bois pour y installer bureau et entrepôt, mais aussi un dispensaire, une école ménagère et une basse-cour. L'objectif n'est pas seulement de distribuer gratuitement de la nourriture, mais bien d'aider la population à retrouver son autonomie.

Bien sûr, le C.A.R.D. pratique l'assistance, répondant aux familles qui demandent un toit et des objets de première nécessité : « A peine leur cri d'appel était-il parvenu au Comité qu'une camionnette, conduite par des jeunes filles, emportait le matériel et les vivres nécessaires. Arrivées au but, les jeunes filles déchargeaient et transportaient les objets dans le taudis ; tandis que l'une nettoyait, l'autre montait le lit, la table, installait le fourneau, l'allumait, y préparait un repas. Toutes deux ne quittaient le home enfin reconstitué qu'après avoir dressé le couvert, servi le repas chaud, fait le lit, mis une fleur dans chaque vase et accueilli avec un beau sourire et l'œil humide les larmes de gratitude de ces pauvres gens », rapporte ainsi Gaston Héricault, en 1934, dans son ouvrage *Terres assassinnées, devant les dévastations*.

Mais le C.A.R.D. a surtout un rôle formateur. Dès 1917, des cours d'enseignement ménager sont dis-



1 - Enfant tenant un poulet, Vic-sur-Aisne 1919. Fonds Anne Morgan Blérancourt - Musée national de la Coopération franco-américaine.

2 - Poste de secours à Chavignon près de Laon. Archives départementales de l'Aisne.



1918, elles gardent contact avec les familles axonaises réfugiées et, en Seine-et-Marne comme en Eure-et-Loir, ouvrent des colonies agricoles pour procurer du travail aux déplacés. Au château de Boullay-Thierry (Eure-et-Loir), ce sont les enfants, dont les parents sont mobilisés ou prisonniers, qui sont pris en charge.

La paix revenue, les dames américaines demeurent dans l'Aisne et participent au travail de reconstruction dans le Soissonnais. Surtout, elles organisent un service hospitalier à Blérancourt et créent un service d'hygiène infantile à Vic-sur-Aisne. Elles s'intéressent aussi à l'éducation des enfants, contribuant à l'aménagement de soixante-cinq écoles jusqu'en mars 1920. Elles développent des activités périscolaires et de véritables bibliothèques avant de lancer des bibliobus qui sillonnent villages et hameaux...

Le C.A.R.D. est dissous le 1^{er} avril 1924. Le 30 juillet de cette même année, le général Pétain remet à Anne Morgan et Anne Murray Dike la croix d'officier de la légion d'honneur, dans le château de Blérancourt devenu musée... la dernière action à mettre à l'actif des dames américaines. ●

Jean-Yves DUPAIN

Elles participent à la reconstruction

pensés aux filles, une initiation au bricolage prodiguée aux garçons et, à Blérancourt même, un jardinier apprend aux enfants à cultiver légumes et fruits. L'état d'esprit est celui du proverbe chinois qui enseigne qu'il vaut mieux apprendre à pêcher qu'offrir du poisson...

En 1918, face à l'offensive allemande, Anne Morgan et ses compatriotes doivent reculer. De Blérancourt à Vic-sur-Aisne, de Vic-sur-Aisne à Coyolles... Mais partout, malgré l'existence normale qu'elles sont contraintes de mener, elles poursuivent la mission qu'elles se sont fixée, créent des cantines itinérantes, des dispensaires et organisent l'évacuation des villages. A Paris, où un nouvel entrepôt voit le jour en mai

La frêle silhouette de Charlot, découverte par le public parisien en 1915, apparaît à l'écran quatre ans plus tard dans un uniforme de soldat. *Shoulder Arms - Charlot Soldat* pour la version française - est un cas atypique parmi les films américains consacrés à la guerre qui débarquent en France à partir de 1917. Avec cette œuvre satirique, qui allie le comique au tragique du conflit, Charlie Chaplin permet à de nombreux combattants de se retrouver enfin sous les traits d'un personnage de fiction.

La renommée et sa popularité ont atteint des sommets de part et d'autre de l'Atlantique, lorsque Charlie Chaplin réalise, en 1918, *Shoulder Arms*, un moyen métrage produit par la First National Company qui représente une contribution à l'effort de guerre des Etats-Unis. Diffusé en France par Pathé en avril 1919, *Charlot Soldat*, film satirique, offre du conflit une vision pleine de vérité, à la fois drôle et touchante.

L'histoire est celle d'un soldat américain qui s'endort et rêve de gloire après une journée d'instruction bien remplie. On suit ses pérégrinations imaginaires dans la guerre bien réelle qui fait rage en Europe. Si le décor est sobre mais réaliste, Charlot ne lésine pas sur les détails concernant son équipement ; un barda dans lequel certains ustensiles prennent une dimension amusante comme cette râpe dont il se sert pour se gratter le dos. Ses mimiques expressives, son hyper-activité, sa façon si particulière de se mouvoir, voire sa vitalité extrême, constituent une sorte de provocation face à la vulnérabilité physique des combattants. Le film évacue l'horreur mais témoigne sur le mode humoristique de la rudesse des conditions d'existence au front. On y retrouve les principaux aspects de l'expérience combattante : promiscuité dans la tranchée, froid, pluie, boue, cafard, attaque et violence redoutée.

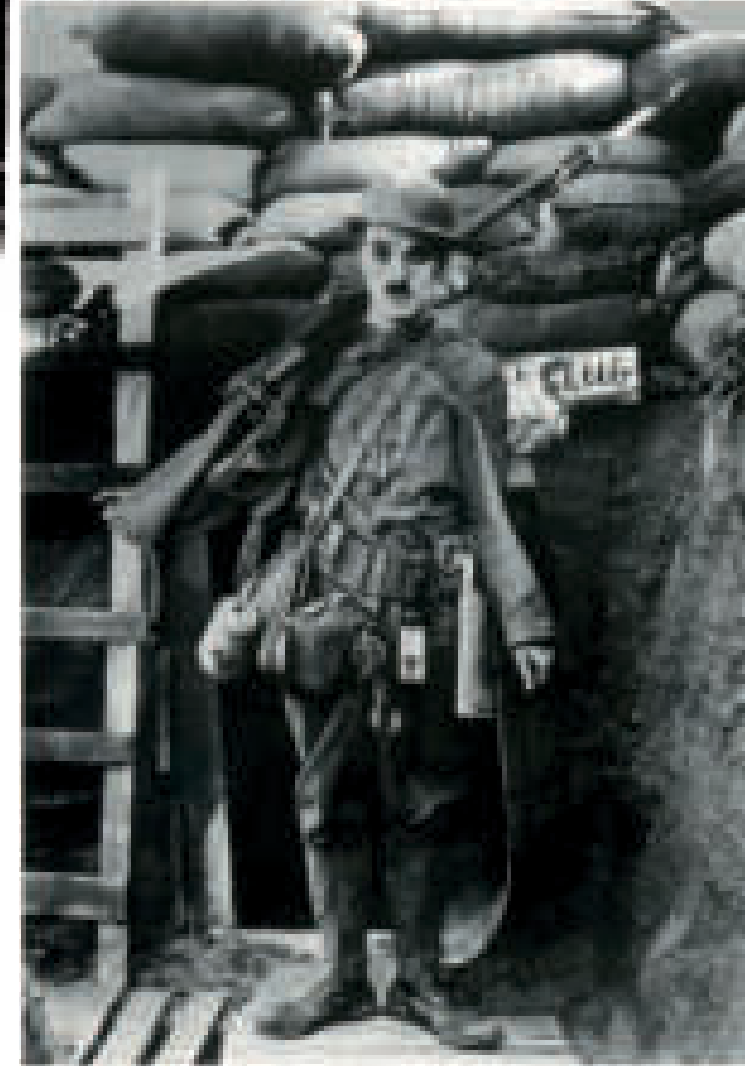
L'un des épisodes les plus réussis de cette mise en scène de la quotidienneté est l'arrivée du courrier dont dépend le moral des soldats. Charlot, qui n'a rien reçu, y lit la lettre d'un de ses camarades par dessus son épaule, et réagit intensément à ces nouvelles de l'arrière comme si elles lui étaient destinées. Cette séquence est emblématique de la profonde humanité du cinéaste-acteur. Elle démontre aussi que son humour est souvent teinté de tristesse. *Shoulder Arms* contient ce mélange de petites joies et de grandes peines qui caractérise le vécu des soldats

Involontairement porté volontaire

Parmi les traits dominants du discours belliqueux des pays alliés figure la haine du « Boche ». Une vindicte sans nuance qui apparaît dans *Shoulder Arms* où l'ennemi est constamment ridiculisé, quand il n'est pas tout bonnement ravalé au rang de barbare. Il en ré-

Charlot, soldat unanimement apprécié

Charlot soldat et son barda... D.R.



sulte des situations qui, pour être conformes aux ressorts du comique de Chaplin, correspondent aussi à l'antigermanisme primaire, thème mobilisateur de la propagande américaine.

Sans être réfractaire, Charlot résiste presque malgré lui aux fondamentaux de l'organisation militaire. Et si l'instruction qu'il reçoit ne semble pas en mesure de le faire rentrer dans le rang, à aucun moment il ne cherche à se soustraire à son devoir. À l'image de la plupart des poilus, c'est un candide débrouillard. Lorsqu'il se retrouve involontairement « porté volontaire » pour une mission très dangereuse, celle-ci fera finalement de lui un héros par hasard, « comme tant d'autres ! », comme le souligne l'écrivain récemment démobilisé Jean Galtier-Boissière en mai 1919.

Eloigné du discours glorieux de la propagande de l'époque, le film ne renonce pas pour autant

à valoriser les actions d'éclat. L'association de ces deux positions n'est sans doute pas pour rien dans son succès auprès des soldats. Si le comique de Chaplin n'a pas d'équivalent dans le cinéma français d'alors, son ironie et sa dérision rappellent le ton des publications satiriques émanant d'artistes combattants comme *La Baïonnette* ou *Le Canard enchaîné*. Les aventures de Charlot font oublier l'espace d'un instant les douleurs et les souffrances dues à la guerre. Il synthétise, dans un condensé hilarant, l'immense cataclysme humain. Blaise Cendrars dira, quelques années plus tard, sous forme de boutade : « Les Allemands ont perdu la guerre parce qu'ils n'ont pas connu Charlot à temps ! » ●

Laurent VERAY

VERS L'ENGAGEMENT
DANS LA 2^e BATAILLE DE LA MARNE
VU D'ALLEMAGNE
NOUVELLE PUISSANCE MONDIALE

Les Etats-Unis incontournables mais réticents

Ayant contribué à l'effort de guerre allié, l'Amérique de Wilson a, au lendemain du conflit, son mot à dire sur les affaires du monde. Malgré cela et en dépit d'une influence économique renforcée, elle ne convainc ni la France ni l'Angleterre de se ranger à sa vision des rapports entre Etats fondée sur le droit international. Les deux grands vainqueurs européens préfèrent le jeu traditionnel de l'équilibre des puissances dont le Traité de Versailles, jamais ratifié par les Etats-Unis, est une nouvelle incarnation.

Après la guerre, la domination des Etats-Unis comme puissance industrielle et financière devint évidente. La France et la Grande-Bretagne s'étaient endettées au point que leurs efforts de remboursement de la dette et la pression française sur l'Allemagne pour l'obliger à s'acquitter de son tribut déstabilisèrent l'Europe jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Toutefois, cette nouvelle puissance américaine n'était pas militaire. L'importance de l'armée américaine pendant la Première Guerre mondiale était basée sur la logique numérique, pas sur les victoires emportées ou les territoires occupés. Les Etats-Unis ont dépendu des entreprises françaises et britanniques pour l'achat de l'armement (chars, mitrailleuses, canons,...). Ils n'ont pas fait le poids face aux pertes militaires françaises et britanniques, chiffrables en millions, qui ont éclipsé les dizaines de milliers de morts américains. Quand le Président Wilson est venu à Paris pour les négociations de la paix en 1919, il n'a pas réussi à im-

La déception américaine fut générale



Chamery (Aisne). Service religieux rendu sur la tombe du lieutenant aviateur Quentin Roosevelt, fils de Théodore Roosevelt l'ancien président des Etats-Unis, dont l'avion a été abattu par les Allemands le 14 juillet 1918. *Le Miroir*.

poser sa vision d'une nouvelle diplomatie basée sur l'autodétermination des peuples, le droit international et la Société des Nations (SDN) comme espace où les nations pourraient trouver des solutions négociées à leurs conflits sans nécessairement arriver aux armes. Georges Clemenceau, Premier ministre de la France, et Lloyd George, Premier ministre de l'Angleterre, ont cherché des solutions à l'ancienne: l'équilibre des puissances, avec, pour la France, l'assurance d'avoir l'avantage sur l'Allemagne, et pour l'Angleterre l'assurance de pouvoir renouer ses liens avec l'Empire.

Les pertes subies par les deux pays et la nécessité de rendre l'Allemagne impuissante ont pesé lourdement sur les calculs des deux Européens et ils n'ont pas apprécié le ton idéaliste et moralisateur de Wilson, Président d'un pays, certes, venu à leur aide mais fort tard. Wilson devait retourner aux Etats-Unis avec un traité où les sanctions à l'encontre de l'Allemagne étaient bien plus en évidence que la paix idéaliste qu'il avait recherchée même avant l'entrée en guerre de son pays.

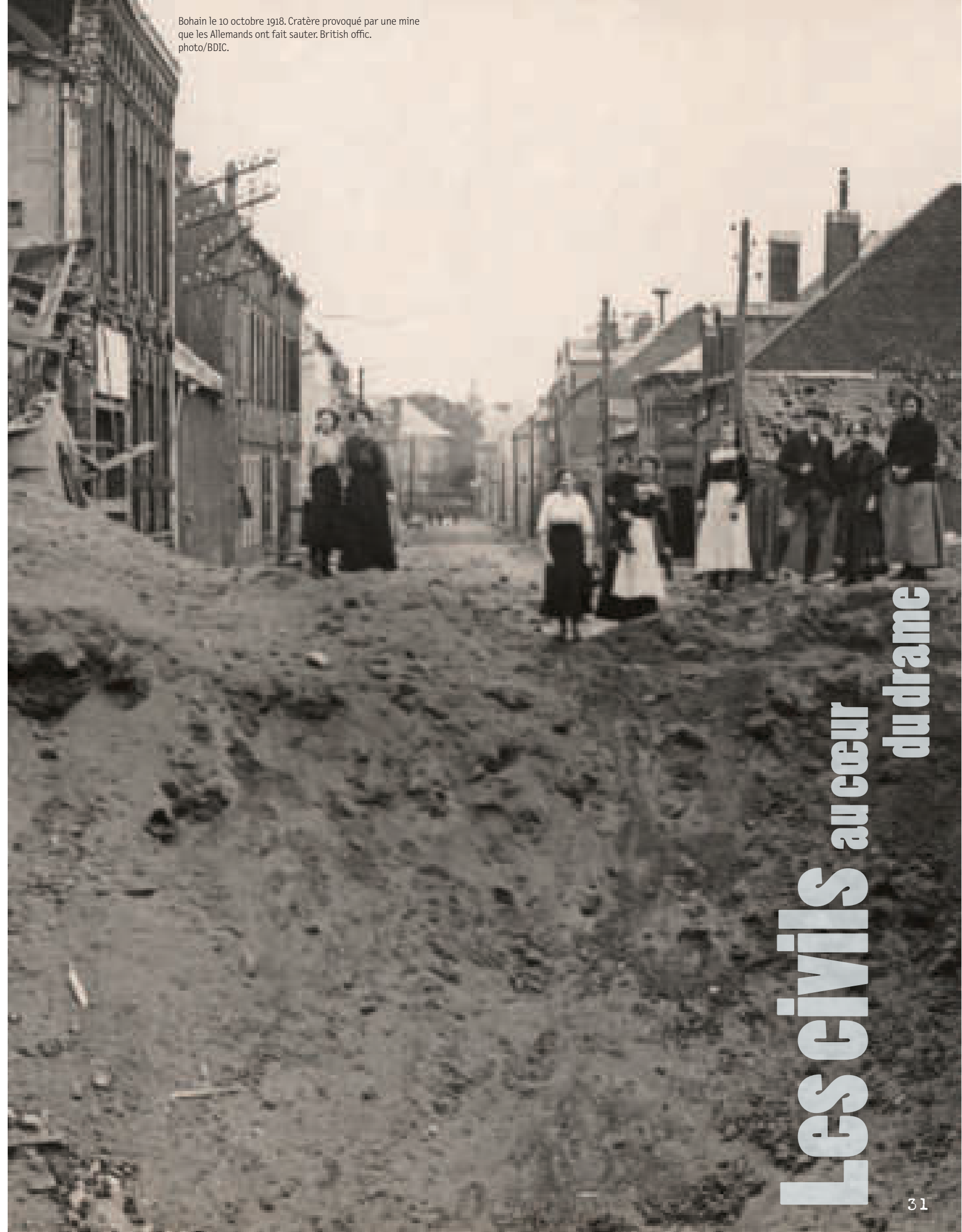
La déception américaine fut générale, et ce d'autant plus que la propagande américaine pendant la guerre avait promis la réforme et la démocratisation de l'ordre mondial. Or, à l'exception des provisions pour la Société des Nations, le Traité de Versailles ressemblait fort à l'ancien système de l'équilibre des puissances. En outre, les conservateurs américains firent objection à la SDN. Henry Cabot Lodge, Sénateur du Massachusetts qui présidait le comité des affaires étrangères, mena l'attaque contre le Traité de Versailles que les Etats-Unis n'ont jamais ratifié. Ainsi, au moment où les Etats-Unis deviennent une puissance incontournable, le pays s'écarte, officiellement du moins, du système mondial de maintien de la paix. ●

Mark MEIGS



Un groupe de députés américains, dans la cour de l'Hôtel du Grand Cerf, à Villers-Cotterêts, le 3 novembre 1918. Bibliothèque de documentation internationale contemporaine.

Bohain le 10 octobre 1918. Cratère provoqué par une mine que les Allemands ont fait sauter. British offic. photo/BDIC.



LES CIVILS au cœur du drame

CIBLE DE GUERRE

LA VRAIE HISTOIRE DE LA GROSSE BERTHA

MONNAIE D'ÉCHANGE

RÉSISTANCE, « INTELLIGENCES AVEC L'ENNEMI »

DÉBAT SUR LES BOMBARDEMENTS

« Longtemps occupés à ravager le pays... »

Thucydide

La Première Guerre mondiale est avant tout l'affrontement des armées. Cependant, cibles de bombardements, affamées par le blocus, soumises aux actes arbitraires de troupes d'occupation, les populations civiles eurent à subir de multiples formes de violence. On ne peut affirmer qu'il s'agit là de pratiques « inaugurées » par la Grande Guerre. Il faut raison garder en rappelant quelques épisodes du passé.

QUELQUE CHOSE QUI N'AVAIT PLUS DU PAIN QUE LE NOM

« La situation alimentaire de l'Europe centrale devint vraiment désespérée au cours de la troisième année de guerre. Jusqu'alors, le pain de guerre avait été très mangeable, bien qu'il eût graduellement perdu de sa qualité. Il arriva bientôt que la ration quotidienne dut en être réduite à une demi-livre, en même temps qu'il devenait quelque chose qui, tout au moins en Autriche, n'avait plus du pain que le nom.

Jusque là, les populations avaient supporté les souffrances avec patience et avec une impassibilité stoïque. Les limites de l'endurance se trouvaient atteintes. Les corps, éprouvés par le froid, réclamaient un plus grand nombre de calories.

J'allai un jour observer de près une « queue » de pommes de terre, dans le 2^e arrondissement de Vienne. Il était dix heures du matin. On faisait la distribution. Ceux qui avaient touché les premiers leur ration de huit livres de pommes de terre pour trois jours, étaient venus dès trois heures du matin attendre l'ouverture de la boutique. Il avait plu presque sans arrêt, et il soufflait un vent glacial. »

Extrait du livre du journaliste américain G. A. Schreiner, *La détresse allemande*, Paris, Hachette, 1918, p. 130-132.

À u tournant du XIX^e et du XX^e siècle, les Anglais, éprouvant des difficultés imprévues pour vaincre les Boers en Afrique du Sud, n'hésitèrent pas, pour obliger les hommes à déposer les armes, à incendier les fermes et à concentrer femmes et enfants dans des camps. En remontant dans le XIX^e, et même sans parler des conquêtes coloniales, on a pu noter, pendant le conflit franco-prussien, le bombardement de Strasbourg pour que les habitants poussent à la reddition, des villages brûlés et des civils exécutés en représailles après attaques de francs-tireurs; le siège de Paris a eu les mêmes conséquences sur l'alimentation qu'un blocus. Pendant la guerre de Sécession aux États-Unis, les généraux Sherman et Sheridan se sont illustrés en détruisant les récoltes et les maisons de la Géorgie, dans le but affirmé de porter un coup au moral des Sudistes. N'insistons pas sur les exactions des troupes de Napoléon en Espagne et de Louis XIV dans le Palatinat... Mais relisons Thucydide. Son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, qui eut lieu au V^e siècle avant J.-C., décrit à plusieurs reprises les ravages de l'Attique par les Spartiates, les expéditions ayant lieu au moment de la maturité des blés.

Les moyens de destruction avaient considérablement évolué

En 431, par exemple, il est clair que la dévastation des biens des Acharniens a pour but de les pousser à se soulever contre Périclès. En 430, même scénario, et la peste cause la mort d'un quart de la population d'Athènes: les campagnards qui s'étaient réfugiés en ville furent particulièrement touchés, nous dit l'historien. On pourrait multiplier les exemples.

En fait, au cours de la période 1870-1914, les puissances engagèrent des négociations pour codifier un « droit de la guerre ». Discussions difficiles car les uns pensaient à la protection des populations civiles, d'autres se souciaient des soldats réguliers qui devaient être mis à l'abri des francs-tireurs. D'autres enfin rappelaient que le droit et la guerre étaient incompatibles, que la première « loi » de la guerre était de remporter la victoire, et que d'éventuelles considérations humanitaires, en retardant la fin du conflit, augmenteraient les souffrances. On comprend que les conventions de La Haye (1899 et 1907) aient prêté à diverses interprétations et aient été mal appliquées en 1914-1918. Elles furent une ébauche pour des améliorations futures. Surtout, les moyens de destruction avaient consi-

dérablement évolué. L'artillerie était plus puissante et de plus longue portée. Avions et dirigeables pouvaient apporter la mort à des centaines de kilomètres. Le premier bombardement aérien de l'histoire eut lieu sur Anvers le 28 août 1914. Un taube lâcha des bombes sur Paris le 30 août, sans faire de victimes. Les énormes zeppelins, « dinosaures volants », pouvaient emporter 2 tonnes de bombes. Le raid sur Paris, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1916, frappa la voûte du métro près de la station Couronnes et tua 75 Parisiens (voir encadré). Ce qui avait jusque là constitué un spectacle devenait un danger, sinon permanent, du moins à considérer. Aux zeppelins succédèrent les gothas, bombardiers lourds. Taubes, zeppelins et gothas causèrent la mort de 267 personnes à Paris pendant toute la durée de la guerre, chiffre du même ordre que celui des victimes de la Bertha [p. 34-35].

Une différence entre Paris et Berlin, c'est que la première fut par deux fois menacée de l'entrée des troupes ennemies, et resta à portée des raids aériens. Berlin était trop loin, mais fut victime du blocus imposé par les Alliés aux Centraux. L'Allemagne dépendait des importations avant la guerre; celle-ci désorganisa la production locale. Les restrictions alimentaires s'aggravèrent (voir encadré); il fallut instituer un rationnement de plus en plus strict, surveiller la production, tandis que s'installait le marché noir. Des maladies de carence firent leur apparition (scorbut), et la malnutrition affaiblit les populations touchées par des épidémies (typhus, grippe espagnole). Les

Alliés connurent aussi difficultés et rationnement, mais de moindres conséquences.

Enfin, 14-18 fut aussi une guerre d'occupation de territoires, notamment dans le Nord-est de la France. Les occupants imposèrent leurs réquisitions, pratiquèrent un pillage plus ou moins ouvert, firent travailler les civils à leur profit [p. 54-55]; ils prirent des otages et les déportèrent vers l'Est, en Allemagne et même en Lituanie. [p. 36-37].

Les séquelles restèrent visibles longtemps après le 11 novembre 1918, pas seulement avec la zone rouge qu'on ne pouvait remettre en culture, ou avec les villes en ruines lentement reconstruites. L'Aisne avait encore en 1919 une « triste situation alimentaire » (*Le Petit Journal*). Quant à l'Allemagne, elle solda les comptes ouverts par la guerre avec la terrible inflation du début des années Vingt. ●

Rémy CAZALS

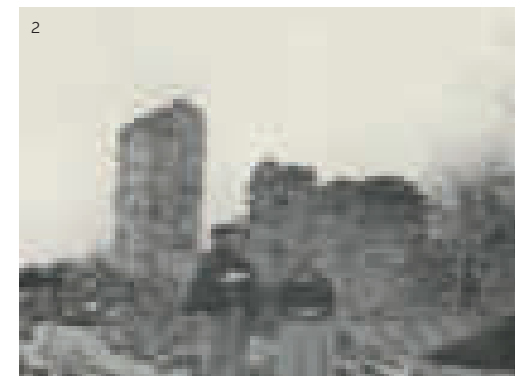


1 - Groupe de réfugiés en Picardie. Archives départementales de l'Aisne.

2 - Barbonval, habitants devant des ruines.

Archives départementales de l'Aisne.

3 - Aubigny, novembre 1917. Dans le village délivré, habitants auxquels l'œuvre des « Amis » a distribué de la literie et des vêtements. BDIC.



CETTE NUIT, UN ZEPPELIN...

Marthe Papillon, domestique à Paris, à ses parents, 30 janvier 1916 : « Cette nuit, un Zeppelin est venu nous faire visite. Vous l'avez probablement vu dessus le journal. Comme nous avions fini de bonne heure, nous sommes allées chez Hortense, quand, à 10 h, on entend les pompiers qui donnaient l'alarme. Vous pensez si on descendait du sixième ! Ça a été vite fait. Nous avons attendu puis, ne voyant rien, nous sommes rentrées avenue Kléber à pied, n'ayant plus de métro, une des bombes étant tombée à la station Couronnes qui était notre ligne. Il y a plusieurs morts et blessés, des

immeubles d'effondrés. C'est épouvantable de voir ça. Nous avons pu nous endormir à 1 h et demie. Ce n'est pas agréable d'habiter la capitale en ce moment. Et comme ils ont réussi cette fois, ils recommenceront sûrement. Hortense a eu des nouvelles de son garçon. Il est dans une mauvaise passe en ce moment. L'artillerie donne beaucoup. Il dit qu'il ne croyait jamais sortir de l'attaque du 24 janvier, que c'était un véritable enfer. Et dire qu'on en voit pas la fin... »

Extrait de « Si je reviens comme je l'espère ». *Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2003, p. 281.

CIBLE DE GUERRE
LA VRAIE HISTOIRE DE LA GROSSE BERTHA
MONNAIE D'ÉCHANGE
RÉSISTANCE, « INTELLIGENCES AVEC L'ENNEMI »
DÉBAT SUR LES BOMBARDEMENTS

« C'est un obus, mais d'où vient-il ? »

La vraie Bertha envoyait des projectiles de 420 mm, contre 210 mm au canon à longue portée. Photo DR.

23 mars 1918 matin. Paris respire. La nuit a été calme. Aucun avion Gotha n'est venu bombarder la cité. 7 h 20, soudain, une explosion brise le silence. Paris s'interroge. Un canon allemand à longue portée vient de frapper pour la première fois la capitale. Implanté dans l'Aisne, il provoquera la mort de 256 personnes jusqu'à son dernier tir, le 9 août. L'arme, improprement appelée « grosse Bertha », était destinée à porter un coup décisif au moral des Parisiens.

LA GROSSE BERTHA, LA VRAIE

Autant le dire tout de suite, La grosse Bertha n'est pas celle qu'on croit ! Ce n'est pas elle qui, de mars à août 1918, a bombardé Paris depuis l'Aisne, pour la bonne et simple raison qu'elle n'était pas un canon à longue portée, mais une pièce d'une portée de 12,5 kilomètres conçue pour détruire des fortifications.

Installée à Essen, au cœur du bassin houiller de la Ruhr, l'entreprise Krupp reçut en 1908 commande de l'État-Major allemand de mettre au point un canon capable de détruire les fortifications françaises. Les ingénieurs de la société, le professeur Rausenberger en particulier, imaginèrent donc le M 42, une pièce d'artillerie mobile qui pouvait frapper les positions adverses jusqu'à une distance maximale de 12,5 kilomètres. C'est le 12 août 1914 que cette arme nouvelle entra en service pour la première fois, lors du siège de Liège. Namur, Anvers, mais également Ypres et Verdun, découvrirent par la suite la formidable force de frappe de la... « grosse Bertha », Dicke Bertha dans la langue de Goethe.

Car il était de tradition, au sein des ateliers Krupp, de baptiser les canons avec le prénom des membres de la famille dirigeante. Bertha était ainsi la fille de Friedrich Alfred Krupp. Et la jeune fille n'était pas grosse, le qualificatif se reportant bien au M14 qui était effectivement une pièce d'artillerie d'un... gros calibre ! Mais, lorsqu'en 1918, la capitale se trouva sous les assauts du canon à longue portée allemand, également élaboré par les ingénieurs de chez Krupp, la vox populi, relayée par la presse d'alors, affubla à son tour cette arme révolutionnaire du nom de « grosse Bertha »...



Crépy-en-Laonnois : emplacement d'un des canons à longue portée. Photo Fx Dessirier/CGOz

Fin avril 1918, les dessins du *Canard Enchaîné* reflètent la préoccupation des Parisiens qu'ils abordent sous l'angle de la dérision.

Constantin Chilowski, celui-là même qui inventa le procédé du Sonar avec Paul Langevin, aurait pu être héros parmi les héros si les autorités françaises avaient cru en lui. Avant les Allemands, ce scientifique aurait trouvé comment, en envoyant un projectile dans une couche élevée de l'atmosphère, on peut augmenter la portée d'un tir. Las, sa découverte ne convainquit alors personne, pas même au sein du sous-secrétariat d'État aux Inventions... De l'autre côté du Rhin, dans les ateliers Krupp, les recherches allaient aussi bon train et, autour du professeur Rausenberger, les ingénieurs progressaient dans leurs travaux, bien plus vite que ne l'eussent imaginé les dirigeants politiques français. Des tentatives plutôt concluantes étaient réalisées dès 1917 à Altenwalde, sur les terrains d'essais militaires.

Le prince impérial effectue lui-même un tir, selon une dépêche de l'Associated Press



Retour à l'année 1916. Au printemps, alors que la bataille de Verdun bat son plein, le général Ludendorff reçoit une demande de ses officiers de marine, en charge des pièces d'artillerie de gros calibre: approuverait-il les dépenses liées à la construction d'un canon

portant à 100 kilomètres? Habituellement rétif à toute innovation trop spectaculaire, le général opine. Il est vrai qu'à ce moment-là, le front allemand n'est qu'à 90 kilomètres de la capitale et qu'une telle arme pourrait s'avérer décisive. Neuf mois plus tard, les mêmes soldats allemands se sont repliés sur la ligne Hindenburg, Paris s'est éloigné et le canon en gestation ne suffit plus... Qu'importe!, Ludendorff envoie un télégramme aux ingénieurs de chez Krupp: «*Veillez dans les travaux ultérieurs sur les pièces à très longue portée, prendre pour base une portée de 120 kilomètres au lieu de cent*...». La requête était difficile à satisfaire, elle le fut néanmoins. Dans l'Aisne, secteur redevenu calme après les combats meurtriers de 1917, les Allemands ne restent pas inactifs. Ils utilisent la voie ferrée qui mène de Laon à La Fère pour transporter, près de Crépy-en-Laonnois, des wagons de pierres et de bois nécessaires à la construction de la struc-



ture qui va recevoir le futur canon. Le plus souvent, ce sont des civils français, prisonniers, qui se chargent de la manutention sans savoir à quoi serviront leurs efforts. D'ailleurs, hormis quelques officiers hauts gradés de l'armée allemande, personne n'est réellement mis au courant.

A Paris, en ce matin du 23 mars, tout le monde respire. La nuit a été calme et aucun bombardier Gotha n'est venu interrompre le sommeil du peuple quand, à 7h20, une explosion retentit dans le XIX^e arrondissement. Pas de véritables dégâts, sinon quelques vitres cassées, pas de blessés, l'événement aurait pu passer inaperçu si, vingt-cinq minutes plus tard, la gare de l'Est n'était à son tour touchée. Et les projectiles se succèdent, tuant un homme dans le IV^e arrondissement, huit personnes boulevard de Strasbourg. Personne ne comprend l'origine de ce bombardement, alors que dans le ciel clair, l'aviation allemande n'apparaît pas. Il y a bien M. Kling, directeur du Laboratoire municipal de Paris, qui, dès l'examen des premiers débris des projectiles avertit les autorités: «*Messieurs, ces éclats appartiennent à un obus de 210 et ce ne sont pas des torpilles aériennes. C'est un obus, mais d'où vient-il?*» Incrédule au départ, le ministère de la Guerre finit par se rendre à l'évidence... «*C'est un canon boche tirant à 120 kilomètres qui a bombardé Paris*»: le titre du *Petit Journal*, dès le lendemain, ne peut être plus explicite et, sous la dictée de la censure, le journaliste rassure ses lecteurs, précisant que «*les mesures pour combattre la pièce ennemie sont en voie d'exécution*».

Les jours suivants, *L'Intransigeant*, autre quotidien de la capitale, donne la parole à un technicien attaché au ministère des Inventions qui, à son tour, dénigre

l'arme allemande: «*Il n'y a rien de bien sorcier dans le tir des Boches... C'est un bluff et rien de plus*!» Sauf que le bluff se poursuit quotidiennement et que le 29 mars, jour de vendredi Saint, un obus tombe sur l'église Saint-Gervais, faisant 75 morts et 90 blessés. Le 11 avril, c'est une crèche qui est touchée à son tour et ainsi de suite jusqu'au 29 avril. La réussite allemande est si palpable que le prince impérial visite les installations de Crépy-en-Laonnois, effectuant lui-même un tir à en croire une dépêche de l'Associated Press. Puis, plus rien pendant quelques semaines, de sorte que tout le monde croit que les soldats français ont détruit l'arme fatale. M. Lehoucq, député de Paris, appelle alors la population à offrir «*un peu de pinard aux courageux tirailleurs*



pour la tranquillité qu'ils nous assurent...». Ce n'est pourtant qu'une trêve. Les frappes reprennent de plus belle dès le 27 mai et ce pendant deux semaines. Après chaque série de tirs la pièce doit être à nouveau usinée. Ce qui explique les phases d'interruption. A la mi-juillet, les Parisiens subissent deux nouveaux jours de bombardement et l'ultime vague a lieu du 5 au 9 août. Entre temps, les Allemands ayant lancé leur offensive vers le sud, la grosse Bertha a été déplacée. De Crépy-en-Laonnois, après un passage à Beaumont-en-Beine, elle a été transportée dans les bois de Bruyères à Fère-en-Tardenois. Et c'est en Allemagne qu'elle est en définitive rapatriée, ses concepteurs n'étant guère désireux de la voir aux mains de l'armée française: contrairement aux accords de Rethondes, dans lesquels il était précisé que les pièces à longue portée devaient être données aux Alliés, le Pariser Kanone ou le Wilhelm Geschütz («la bouche à feu de Guillaume») n'a jamais été retrouvé, découpé sans doute au chalumeau pour garder son secret. Entré depuis dans la mémoire collective, ce canon révolutionnaire pour l'époque, a tué 256 fois et blessé 620 personnes, selon des chiffres publiés en janvier 1919. ●

Jean-Yves DUPAIN

INTRANSIGEANT ET PATRIOTE

La lecture de la presse de l'époque est édifiante. Dans *L'Intransigeant*, les dessinateurs s'en donnent à cœur joie pour caricaturer les frappes de la « grosse Bertha ». Ainsi, dans l'édition du 31 mars, au surlendemain du bombardement de l'église Saint-Gervais qui a fait soixante quinze morts, deux bourgeoises endimanchées discutent sous leur ombrelle:

- Et ce fameux canon, qu'en penses-tu ?

- Eh bien, il nous canonne, mais nous tenons.

- Alors, dis plutôt qu'il nous canonise!

Cette liberté de ton des dessinateurs contraste avec la tonalité des articles, soumis évidemment à la censure: «*Filles Bertha qui vomissez sur Paris, ils vous fracasseront, ils vous éventreront, ils vous éventreront, ils vous*

déchiqueront comme ils ont tondu, brisé, projeté la Grosse Bertha, votre défunte mère», signe un certain PC. Le patriotisme exacerbé est alors vertu journalistique. Un mois après le début des bombardements, *L'Intransigeant* dresse ainsi le bilan: «*La proportion exacte des morts, 118 sur 3 millions d'habitants, indique assez bien que les récits des journaux allemands sur la panique à Paris ne sont que d'imprudentes fantaisies*».

Le 9 août en revanche, jour du dernier obus tiré sur la capitale par la grosse Bertha, le journaliste est au plus près de la réalité: «*C'est Paris qui fait la valeur du gros canon. Le jour où Paris sera hors d'atteinte, et je pense que c'est pour bientôt, le gros canon aura fini sa carrière*». C'était chose vraie le soir même!

LES CIVILS AU CŒUR DU DRAME

CIBLE DE GUERRE

LA VRAIE HISTOIRE DE LA GROSSE BERTHA

MONNAIE D'ÉCHANGE

RÉSISTANCE, « INTELLIGENCES AVEC L'ENNEMI »

DÉBAT SUR LES BOMBARDEMENTS

1 - L'arrivée des otages à Zosle sous la neige le 12 janvier 1918.
2 - Le camp de Roon où tous les otages furent regroupés à partir de mars 1918.
(dessins de F. de Haenen parus dans l'Illustration en janvier 1919)
3 - La grange de Milejgany, le premier lieu de séjour pour 150 otages.



Réfugié dans le Nord après l'évacuation de sa ville d'exercice, le sous-préfet de Saint-Quentin Léon Vittini est désigné comme otage le 31 décembre 1917 avec six cents autres notables du Nord, de l'Aisne et des Ardennes. Les Allemands envoient les hommes en Lituanie où ils seront internés pendant plusieurs mois. Vingt-quatre d'entre eux mourront durant cet exil. Une habitante de Sains-Richaumont, M^{me} Déruelle, retenue dans un camp en Allemagne, y a tenu un journal. Récits.

Otage en Lituanie !

En mars 1914, quand, venant de la sous-préfecture de Langres, Léon Vittini avait été nommé à Saint-Quentin, il n'imaginait certainement pas que son nouveau poste correspondrait à la période la plus mouvementée de sa carrière. Le 31 août 1914, au moment de l'entrée des troupes allemandes dans la ville, il avait été grièvement blessé : son uniforme de sous-préfet l'avait fait prendre pour un général français ! Une fois rétabli, et pendant plus de deux années, il avait été un fonctionnaire complètement coupé de son administration et en butte aux exigences quotidiennes de l'occupant. Jusqu'à ce jour de mars 1917, où il avait été parmi les derniers habitants à quitter une ville que les Allemands avaient décidé de vider complètement de sa population.

Désormais réfugié dans le Nord, à Hautmont, Léon Vittini avait alors pensé continuer jusqu'à la fin de la guerre à défendre auprès des autorités d'occupation, tant bien que mal, les intérêts de la population dont il avait la charge... C'était sans compter sur un ordre de la kommandantur. Le 31 décembre 1917, il avait appris qu'il était désigné comme otage et qu'il devait se tenir prêt à partir prochainement en Allemagne. Depuis l'Antiquité et le Moyen âge, la notion d'ota-

ge avait sensiblement changé de sens. Il s'agissait à l'origine de garantir une parole donnée, un traité par exemple. On en était arrivé à l'idée d'une monnaie d'échange, d'un moyen de pression sur l'ennemi. En 1915, les Allemands avaient ainsi pris en otage un certain nombre de notables des territoires occupés pour obtenir l'élargissement des ressortissants allemands du Maroc emprisonnés par les autorités françaises.

Il s'agissait maintenant de la libération des fonctionnaires de l'Empire allemand qui avaient été arrêtés en Alsace-Lorraine, parfois avec leurs familles, par les troupes françaises en 1914, dans les premiers jours de la guerre. Une atteinte au droit des gens que ne cessait de dénoncer l'Allemagne. En novembre 1916, 300 otages des régions occupées avaient été conduits en Allemagne. Leur libération, après neuf mois de détention dans le camp de Holzminden (Basse-Saxe), n'avait pas permis de changer la situation des fonctionnaires d'Alsace-Lorraine, toujours en résidence surveillée en France. Voilà pourquoi le 31 décembre 1917, 600 otages avaient été désignés dans les départements du Nord, de l'Aisne et des Ardennes. Ces hommes et ces

femmes appartenaient tous à des familles de notables : fonctionnaires comme Léon Vittini ou James Rochon, chef de division à la Préfecture de Laon, mais aussi magistrats, notaires, ecclésiastiques, médecins, ou encore industriels ou gros cultivateurs... Le 6 janvier 1918, ils avaient été regroupés en gare d'Hirson et le convoi s'était ébranlé vers l'Allemagne. Destination : à nouveau Holzminden pour les femmes, mais beaucoup plus loin vers l'Est pour les hommes, dans un territoire russe occupé par les armées allemandes depuis 1914 : la Lituanie.

Cinq jours de voyage, dans des wagons de troisième classe. Et par une température hivernale. Après avoir traversé l'Allemagne, le train s'arrête à Zosle. Le 12 janvier, les otages sont dirigés à pied à sept kilomètres, à Miljgany, où ils sont entassés dans une grange précédemment occupée par des prisonniers russes. On peut imaginer dans quelles conditions : la vermine des pailleuses, la promiscuité de tous les instants, la nourriture limitée à une soupe souvent immangeable et à une ration de pain de 300 grammes par jour. Un maigre ordinaire amélioré par l'achat de pain ou de lard, et à des prix exorbitants, aux soldats allemands ou aux paysans des environs. Les humiliations ne sont pas rares. 160 otages sont bientôt envoyés à Jewie, près de

Vilnius, où ils sont parqués dans une église orthodoxe. Les conditions ne s'améliorent pas, alors la survie s'organise. Un comité du camp dont fait partie Léon Vittini est nommé, un programme de conférences est mis sur pied, un journal – évidemment manuscrit – paraît sous la direction d'Emile Ferré, le rédacteur en chef de *L'Echo du Nord* à Lille. Il prend le nom de *L'Echo du Nord... et des steppes* et s'efforce de maintenir le moral de ses lecteurs.

Cent otages malades rapatriés

Dès le 14 janvier, les otages ont fait parvenir une lettre de protestation à l'ambassade d'Espagne à Berlin puisque par suite de la déclaration de guerre et de la rupture des relations diplomatiques, c'est l'Espagne qui représente en Allemagne les intérêts français. La visite des délégués espagnols n'intervient que le 22 mars. Elle aboutit à une amélioration des conditions de vie à Miljgany et à Jewie. Dès le 1^{er} avril, cent otages malades peuvent être rapatriés en France pour raisons de santé. Un premier wagon de ravitaillement envoyé par le CRB* arrive le 10 avril. Le courrier est plus largement autorisé.

Début juillet arrive enfin la nouvelle du rapatriement. Le départ de Lituanie a lieu le 8 juillet, 288 otages sont ramenés directement dans les

départements, toujours occupés, du Nord de la France. 71 rentrent en France « libre » via la Suisse par Evian. Mais certains n'ont pas cette joie. 24 otages sont morts en Lituanie. Trois autres n'arrivent pas au bout du voyage de retour. Plusieurs meurent encore avant la fin de l'année 1918, tant ils ont été affaiblis par des mois de privations. En conclusion d'un court récit de son séjour en Lituanie,

Léon Vittini écrit : « Je suis revenu de Miljgany le 6 octobre 1918 et j'étais à l'extrême limite de mes forces physiques ».

La déportation a duré plus de six mois. Des mois qui avaient été déterminants pour la Lituanie. A la suite de l'armistice de Brest-Litovsk, la Russie avait renoncé à un territoire qu'elle annexait depuis 1772. Le 16 février 1918, le Conseil national lituanien avait proclamé l'indépendance. Une indépendance sous la protection des troupes allemandes qui occupaient toujours le pays et avec un prince allemand pressenti pour devenir roi. Mais la résurrection de la Lituanie comme Etat en Europe était en marche. ●

Guy MARIVAL

*Committee for Relief in Belgium : organisme créé en 1914 à l'initiative des Etats-Unis et de l'Espagne pour assurer le ravitaillement de la Belgique et des départements français occupés par les Allemands.

LES FEMMES AUSSI...

Une habitante de Sains-Richaumont, Mme Déruelle, figure au nombre des femmes otages qui sont déportées en janvier 1918 au camp de Holzminden. En Allemagne, elle continue de tenir son journal. Extraits.

« Lundi 14 janvier : Arrivée à Holzminden à 11 h du soir. Il faut laisser une partie de ses colis à main sur le quai et faire 4 km à pied pour gagner le camp. Il fait très glissant : on nous conduit comme un troupeau de bêtes à l'abattoir. On nous fait entrer dans des baraques puantes. Le cœur me manque ! Je n'ai pas le courage de me coucher ! Je reste près d'un semblant de feu avec une dame lilloise. » (...)

« Jeudi 17 : On nous appelle enfin pour nous délivrer nos colis à main. On nous a donc laissées trois jours sans nos vivres et couvertures ! On nous donne des cartes pour écrire en France. Je retrouve mon nombre exact de petits colis, mais le sac à provisions est allégé de mon 3/4 de poulette rôtie, du beurre, du fromage, d'un pâté, de mes peignes et deux savonnettes. » (...)

« Mercredi 23 : On doit aller à la douche chaude : 24 personnes à la fois. Celles qui ne peuvent les supporter doivent se faire inscrire, mais il faudra aller passer la visite du docteur. Il pleut, on reste dans sa prison. » (...)

« Vendredi 25 : Une dame de Sedan passe nous faire signer une pétition pour que les douches soient facultatives ; le docteur arrive dans les chambrées et y envoie tout le monde. A 7 h du soir on nous dit que les personnes au-dessus de 50 ans en sont dispensées. »

Document inédit aimablement communiqué par Madame Mulet-Lesage.

Le sous-préfet de l'arrondissement de Saint-Quentin pendant la durée de la guerre. Léon Vittini, était natif de Corse. Gravure extraite de Elie Fleury - *Les soixante-quatre séances du conseil municipal de Saint-Quentin pendant l'occupation allemande* : 24 Août 1914 - 3 Février 1917. Compiègne : Imprimerie de Compiègne, 1924. Coll. Société Académique de Saint-Quentin.



LES CIVILS AU CŒUR DU DRAME

CIBLE DE GUERRE
LA VRAIE HISTOIRE DE LA GROSSE BERTHA
MONNAIE D'ÉCHANGE
RÉSISTANCE, «INTELLIGENCES AVEC L'ENNEMI»
DÉBAT SUR LES BOMBARDEMENTS

P.38/42

- L'exécution d'Adam et Oudelet
- Un espion en Thiérache
- Le procès des collaborateurs de La Gazette des Ardennes
- L'acquittement de négociants en textile
- La condamnation d'une femme accusée de dénonciations.

Évocation de quelques aspects de la guerre vécue par les civils dans le nord de l'Aisne alors occupé.

La fin tragique

d'Adam et Oudelet, 18 et 23 ans

Accusés d'espionnage par les Allemands pour avoir été surpris à proximité de la "grosse Bertha" à Crépy en Laonnois, Léon Adam et André Oudelet tombent, le 16 avril 1918, sous les balles d'un peloton d'exécution.

Le récit des faits qui ont conduit Léon Adam, 18 ans ce jour-là et André Oudelet, 23 ans, devant un peloton d'exécution allemand, le 16 avril 1918, est rapporté dans un texte dont la rédaction est achevée le 21 janvier 1919. Il s'agit d'un poème dédié à ces deux jeunes gens, apprentis boulangers de Monceau-lès-Leups (environs de Laon), que le conseil de guerre du VIII^e corps d'armée allemand a condamnés à mort sous l'inculpation d'espionnage, le 14 avril 1918. Le texte occupe cinq pages. Non signé, il est attribué à l'instituteur de Monceau-lès-Leups. L'opuscule de huit pages dans lequel il est inséré porte la marque de l'imprimeur Bruneteaux qui exerce à Laon et Soissons. La deuxième édition est datée 1924. Son titre mentionne qu'Oudelet et Adam sont chevaliers de la Légion d'honneur. Les informations que délivre ce récit sont fragmentaires et dépourvues de sources, en raison, probablement, de l'absence de témoin direct de la scène pour laquelle Adam et Oudelet furent accusés d'espionnage. Elles sont distillées au fil d'un texte à l'ambition poétique conçu comme un hommage aux deux « martyrs tombés en héros ». Des jeunes gens dépeints comme facilement moqueurs à l'endroit de l'occupant. On songe en lisant à la figure du valet

dans l'œuvre de Molière : « *Au fournil on les entend causer (...) des bons tours qu'ils viennent de jouer aux Boches exécrés* ».

Leurs provocations avaient le don d'irriter ceux qui en étaient la cible, et qu'elles ridiculisaient. « *Oudelet, raconte l'auteur (...) l'allure moqueuse, exaspérait le Boche. Un jour, un officier, pour un salut mal fait, le poursuivit jusque dans la cour du fournil ; mais, plus lesté que lui, notre jeune gavroche à son nez déconfit vite ferma la porte* ».

L'espièglerie, voire l'attitude provocatrice des « mitrons », aura finalement été leur seul tort, nous dit l'instituteur qui, cherchant une raison à cette tragédie, met le terrible jugement au compte d'une vengeance d'un « vil policier allemand » à qui « ces pauvres jeunes gens tant déplaisaient ». Ainsi, un jour d'avril 1918, alors qu'ils se trouvaient à portée de regard de la « grosse Bertha » de Crépy-en-Laonnois, dans une attitude de défi, ou à cause du soleil, Adam et Oudelet « firent de leurs mains comme une longue vue ». Aussitôt, se détachant d'un groupe qui s'exerçait sur place, un soldat allemand « accourut » et les accusa, sur le champ, d'espionnage : « *Vous êtes des espions et vous cherchez à voir, avec vos instruments, le Kanon kolossal* ».

S'ensuivirent le passage en conseil de guerre, la condamnation à mort et l'exécution dont la date, le 16 avril 1918, l'heure, peu avant 4 heures du matin, et le lieu, le Chemin des Vaches à Monceau-lès-Leups, sont attestés par les registres conservés dans les archives du village. L'exécution eut lieu

devant témoin. Elle provoqua un vif émoi dans la région de Laon où la nouvelle circulait très vite, relayée par les proclamations que l'autorité allemande demandait aux maires d'afficher.

Le poème fait allusion à des écrits laissés par les deux jeunes gens à l'intention de leurs parents au seuil de leur exécution. Et de fait, la mairie de Monceau-lès-Leups conserve dans un cadre la photocopie d'une lettre très émouvante attribuée à André Oudelet. Ce dernier y proteste de son innocence : « *un soldat ayant eu une fausse conviction de mes faits et gestes m'a accusé d'espionnage* ». Et annonce sa fin imminente : « *Il est quatre heures, il faut mourir, l'aube de ce jour verra notre fin. Nous mourrons martyrs car je suis fusillé avec Léon Adam (...) Ma conscience est en repos, je puis mourir. Je n'ai jamais fait de mal à personne* ».

La lettre, difficile à déchiffrer en certains passages, cite nommément plusieurs personnes auxquelles Oudelet souhaitait s'adresser par l'entremise de ses parents. Ces informations précises ouvrent des pistes pour poursuivre les recherches entamées à l'occasion du travail de préparation de cette publication. Aujourd'hui, plusieurs anciens de Monceau-lès-Leups attestent le dernier écrit laissé par André Oudelet. Parmi eux se trouve une dame qui, alors qu'elle était elle-même enfant, a connu la maman d'Oudelet. Il reste cependant à retrouver l'original de la lettre, qui a disparu, pour pouvoir formellement l'authentifier. Puisse cet article y contribuer. ●
Damien BECQUART
Recherches : Annie BEAUVILLAIN



Le monument érigé en 1924 à Monceau-lès-Leups en hommage à Adam et Oudelet. Photo Annie Beauvillain/CG02.

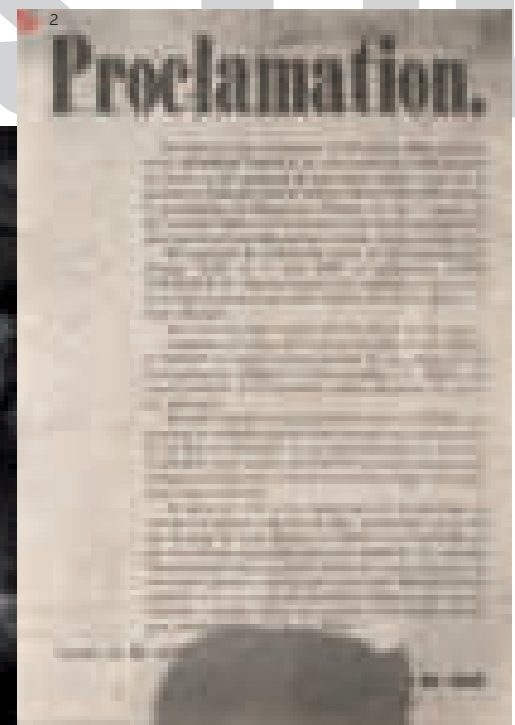


Godard, alias Preux, douanier espion en Thiérache

Onze mois et quelques jours. Pierre Godard, de son nom de guerre Léon Preux, douanier de son état, a vécu dans les forêts de Thiérache au nord de l'Aisne du 2 août 1916 au 9 juillet de l'année suivante, yeux et oreilles à l'affût des moindres faits et gestes allemands qu'il transmettait au commandement français, grâce à ses pigeons voyageurs. Pour se nourrir, il a pu compter sur le dévouement de paysans, d'instituteurs ou de garde-champêtre qui le ravitaillaient quotidiennement au mépris des risques encourus. Après avoir été déposé par avion près du village de Malzy, la mission initiale de Pierre Godard était, outre le renseignement, la destruction de voies ferrées dans le secteur du Nouvion et de La Capelle. Dans son Carnet de guerre*, il raconte avoir tenté de placer des explosifs près de Buirfosse : « *Je me préoccupai de me rendre compte de l'emplacement des sentinelles et de la configuration du terrain* ». Ces observations effectuées, il décidait d'attendre qu'un orage nocturne vienne cacher les rayons de lune : « *Une nuit, vers onze heures, un orage éclate. M'étant approché de la voie à pas de loup, je réussis, en rampant, à gagner le ballast. Là, à plat ventre sur le sol, ayant en mains deux explosifs préparés d'avance,*

je me disposais à les placer au bon endroit lorsque j'entendis un petit coup de sifflet... C'était un train de civils qui arrivait comme il l'apprit le lendemain : « *C'était des évacués de Lille. Je demeurais longtemps muet de stupeur à cette révélation, en me représentant le malheur que j'allais causer cette nuit-là sans les circonstances qui vinrent mettre fin à l'achèvement de mes préparatifs* ». N'empêche, durant cette année, il réussit à faire parvenir en "France libre" les renseignements sur les mouvements et travaux de l'armée allemande. Le 9 juillet 1917, Godard décidait de quitter la Thiérache pour retourner dans les zones non occupées. Il passa d'abord quelques jours auprès de son épouse et de son fils près de Givet dans les Ardennes en demeurant caché car sa tête était mise à prix. Puis, il parvint à rejoindre Liège. Il croyait avoir franchi tous les obstacles. Las, dans la ville belge, il fut arrêté après avoir été trahi. Après la froidure des forêts de Thiérache, il connut alors l'humidité des geôles allemandes. ●
Jean-Yves DUPAIN

* Cité par J. Lancon et R. Minon dans Les archives historiques et patriotiques du Nord de l'Aisne pendant la Grande Guerre et l'après-guerre 1914-1921. Archives départementales de l'Aisne.



1 - Armée française, transmission. Un Colombier en mai 1916. BDIC.
2 - Proclamation à Laon, le 21 août 1916, concernant Léopold Nadaux et Louis Cavalier (peine de mort, commuée en emprisonnement). BDIC.

TRAHI PAR UN FAUX PRISONNIER ÉVADÉ

Julien est mort le 9 septembre 1917. Ce citoyen belge gérait la ferme du Val Fleury à Voulpaix (Aisne), depuis le printemps 1914, et y hébergeait, dès que l'occasion se présentait, des prisonniers évadés. C'est l'un d'entre eux ou se prétendant tel, qui, au prétexte d'aller chercher sa musette au village, le trahit le 3 décembre 1916. Arrêté avec la bonne de la ferme, il est aussitôt condamné à cinq ans de prison. Son frère Auguste n'aura aucune nouvelle jusqu'en juillet de la même année : « *Julien m'écrit qu'il est incorporé dans un bataillon de Strafgefangenenarbeiter ou travailleurs en punition. Il se dit en bonne santé* ». Et puis, à nouveau plus rien jusqu'au 21 novembre ; ce jour-là, « *A midi, je reçois la nouvelle du décès... Ils m'ont laissé écrire pendant des mois* », notera amer Auguste. Officiellement, le jeune paysan belge est mort « *d'hydropisie générale, faiblesse du cœur, diarrhée et inflammation des reins* ». En fait, Auguste obtiendra plus tard une information différente, de la bouche d'un compagnon de détention de Julien : « *Il a été assommé au cours d'une tentative d'évasion. Le fil barbelé étant électrisé, il n'a pas pu le traverser* ».